This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frança̧is, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581401 6

Niko
[illegible]

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Vie de Beauchamps, suivie du Catalogue raisonné et anecdotique de ses Pièces.

Le Portrait, Comédie, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Les Effets du Dépit, Comédie, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Les Amans réunis, Comédie, précédée d'une Epître en vers, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

VIE
DE BEAUCHAMPS.

PIERRE-FRANÇOIS GODARD DE BEAUCHAMPS naquit, à Paris, en 1689.

On ne sait rien du tout sur sa famille, ni sur les trente premieres années de sa vie; et ce ne fut qu'après avoir passé cet âge qu'il se fit connoître dans la carriere Dramatique. Depuis 1718, jusqu'à 1731, il donna onze Pieces, dont une à l'Opéra, & dix au Théatre Iralien.

En 1733, il publia une traduction libre des *Amours d'Ismene et Isménias*, Roman Grec, attribué à Eustathius, Evêque de Thessalonique, qui vivoit dans le douzieme siecle, et qui a laissé d'excellens Commentaires Grecs sur Homere et sur Denys, le Géographe.

Les *Amours d'Ismene et Isménias* sont une espece de Poëme épique, en prose, rempli

d'aventures très-intéressantes, partie tragiques et partie plaisantes. La traduction Françoise en est fort répandue, et a été réimprimée plusieurs fois.

BEAUCHAMPS donna ensuite des *Recherches sur les Théatres de France.* Cet Ouvrage parut en 1735, en un volume *in*-4°., et en trois *in*-8°. Il y divise l'art Dramatique, chez nous, en quatre âges. Le premier, depuis Jodelle, vers le milieu du seizieme siecle, jusqu'à Garnier, en 1673. Le second, depuis Garnier, jusqu'à Hardy, en 1622. Le troisieme, depuis Hardy jusqu'à Pierre Corneille, en 1637. Le quatrieme, depuis Pierre Corneille jusqu'à nos jours. Il remonte jusqu'aux *Mysteres* et aux *Moralités*, et même jusqu'aux Poëtes Provenceaux, connus sous le nom de Troubadours. Son dernier âge est ensuite subdivisé en Théatre François, Théatre de l'Opéra et Théatre Italien. Chaque partie est précédée d'un Discours sur l'origine du genre qu'il y traite; et tout l'ouvrage contient des Précis Historiques et Chronologiques sur les Auteurs, l'époque de la premiere représentation de chacune de leurs Pieces, la date de leurs édi-

tions, et quelques notices sur les principaux Acteurs des différens Théatres.

Nous avons continuellement occasion de consulter cet Ouvrage et de le citer. Il est très-utile à notre travail; ainsi qu'il peut l'être à tous les Gens de Lettres qui s'occupent de l'art Dramatique.

Le dernier Ouvrage que BEAUCHAMPS a publié, c'est une Imitation en vers François des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard.* Il la fit imprimer, en 1737, en un volume *in-8°.*

Il avoit encore composé onze Comédies, qui ne furent jamais représentées, ni imprimées.

Il mourut, à Paris, en 1761, âgé de soixante et douze ans.

Nous ne croyons pas qu'il ait jamais été peint, ni gravé; mais si son portrait avoit été fait, on pourroit mettre ces vers au bas.

Après avoir long-tems, non pas sans quelque gloire,
Cultivé le Théatre, en peignant nos travers,
Consacrant à cet Art tous ses talens divers,
BEAUCHAMPS voulut encore en esquisser l'Histoire.

CATALOGUE

DES PIECES

DE BEAUCHAMPS.

LE Ballet de la Jeunesse, divisé en quatre entrées, musique de Matot et d'Alarieus, danse de Ballon; représenté, devant le Roi, au Palais des Tuileries, le 16 Février 1718; imprimé, à Paris, la même année, chez Christophe Ballard, *in*-4°.

Ce Ballet fut composé pour une fête, donnée à l'occasion de la naissance de Louis XV, et exécuté sous les ordres du Duc d'Aumont, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, en exercice, et en présence de la Duchesse de Berry, de MADAME, du Duc d'Orléans, Régent, du Duc de Chartres, du Duc du Maine, du Maréchal Duc de Villeroy et des principaux Princes et Princesses, Seigneurs et Dames de la Cour.

La premiere entrée en est formée par la Jeunesse et les Plaisirs; la seconde, par des Bergers et des Ber-

geres; la troisieme, par la Folie et sa suite, et la quatrieme, par la Sagesse, qui chasse la Folie.

Tout ce petit Poëme est à la louange de Louis XV. « S'il eût été permis à l'Auteur d'étendre son sujet, et qu'il n'eût pas été obligé de se renfermer dans un très-petit espace de tems, il n'y a pas de doute que ce Divertissement n'eût été plus rempli, plus varié et plus amusant, » si l'on en croit le *Mercure* de Février de cette même année.

Voici ce qu'en dit Beauchamps, lui-même, dans ses *Recherches sur les Théatres.*

« Les Auteurs de ce Ballet l'avoient fait uniquement pour amuser le Roi, dans son cabinet, et ne croyoient pas que l'on en dût faire un Spectacle public. Ils n'eurent pas même le tems d'y rien changer. »

Le Parvenu, ou Le Mariage rompu, Comédie en trois actes, en prose, avec des divertissemens; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 13 Février 1721; non imprimée.

On ne sait rien du tout sur cette Piece. Aucun des Historiens Dramatiques, pas même Beauchamps, ne disent la moindre chose ni de son sujet, ni du succès qu'elle eut; ce qui prouve assez qu'il ne fut pas heureux.

La Soubrette, Comédie en trois actes, en prose, avec des divertissemens; représentée,

CATALOGUE
DES CHEF-D'ŒUVRES
Actuellement en vente.

Chef-d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes ; 11 liv.; de Racine, 6 v. 7 liv.; de Molière, 10 v. 10 liv.; de Scaron, 1 liv. 4 s.; de Champmêlé, 14 s.; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Campistron, 2 vol. 2 liv.; de Boindin, 16 s.; de J. La Fontaine, 1 liv. 4 s.; de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv.; de La Fosse, 1 liv.; de Le Sage, 2 v. 2 liv.; d'Alexis Piron, 3 vol. 3 liv.; de Baron, 1 liv. 5 s.; de Crébillon, 2 v. 2 liv.; de La Motte, 1 liv.; de Montfleury, 16 s.; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Pompignan, 1 liv.; de La Noue, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Boissy, 2 v. 2 liv. 8 s.; de de Belloy, 3 volumes, 3 liv.; de Destouches, 4 vol. 5 liv.; de Fagan, 1 liv. 4 s.; de Collé 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Duvaure 14 s.; de Saurin, 3 vol. 3 liv., de Lafont, 16 s.; de G. de Merville, 15 s.; de La Chapelle, 12 s.; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s.; de d'Allainval, 1 liv.; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s.; de Beauchamps, 1 liv.; d'Autreau, 2 vol. 2 liv.; de Quinault, 5 vol. 5 liv.; de Poinsinet, 1 liv.; de Vadé, 3 vol. 3 liv.; de Dhèle, 2 vol. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 7 v. 9 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 v. 4 liv.

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
BEAUCHAMPS.

LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,

Au Bureau général des Chef-d'œuvres dramatiques, rue de la Sourdière, n°. 14.

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
VALADE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Plâtrière, J. J. Rouſſeau, n° 12.

1791.

via, qui l'aime ; mais pour le corriger de sa jalousie, elle emploie des moyens capables d'en exciter d'abord les effets. Elle feint d'écouter les fleurettes de plusieurs galans, entr'autres celles d'un certain Dorante, qui a la réputation d'être le fléau des jaloux, et celles de Mario, qui est l'ami intime de Lélio. Voulant montrer à celui-ci le ridicule de son malheureux défaut, elle fait représenter, devant lui, par une troupe de Bohémiens une petite Coméd e, mêlée de chants et d'Italien, dans laquelle on mistifie un jaloux, dont on enleve la maîtresse, et qui se casse le cou en courant après elle Colombine, suivante de Silvia, et qui est aimée d'Arlequin, valet de Lélio, joue toutes sortes de tours à ce dernier pour seconder les vues de Silvia, qui ne parvient pas à le guérir de sa jalousie, mais qui finit pourtant par l'épouser, et Colombine épouse aussi Arlequin.

« Les deux premiers actes de cette Piece furent très-bien reçus, ajoute des Boulmiers ; mais le troisieme ne parut, avec raison, qu'une répétition fatiguante des situations qui sont dans les deux autres, et, lorsqu'il fut fini, un Critique du Parterre demanda le dénouement : ce qui fut applaudi de toute l'assemblée, qui n'avoit point été satisfaite de celui qu'on venoit de lui donner. La Piece eut, cependant, dix représentations »

Il y a à tous les Théatres plusieurs Pieces de ce titre et sur ce même sujet ; mais chacun de leurs Auteurs l'a traité à sa maniere, et celle de Beauchamps a peu de ressemblance avec elles.

* Le Portrait, Comédie en un acte, en prose; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 9 Janvier 1727; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Grégoire Dupuis, *in*-8°., et, depuis, en 1732, chez Briasson, *in*-12.

* Les effets du dépit, Comédie en un acte, en prose; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 21 Avril 1727; imprimée, à Paris, en 1732, chez Briasson, *in*-12.

* Les Amans réunis, Comédie en trois actes, en prose; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 26 Novembre 1727; imprimée, l'année suivante, avec une Épître dédicatoire, en vers, adressée au Duc d'Alincourt, à Paris, chez Grégoire Dupuis, *in*-8°., et, depuis, en 1732, chez Briasson, *in*-12.

Le Bracelet, Comédie en un acte, en prose; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 20 Décembre 1727; non imprimée.

Le *Mercure* du mois de Décembre, de cette même année, nous apprend que la Comédie du *Bracelet* n'eut que deux représentations; et c'est tout ce que nous

savons sur cette Piece, dont aucun Historien Dramatique, pas même Beauchamps, n'a parlé.

La Mere rivale, Comédie en trois actes, en prose; représentée, au Théatre Italien, le 31 Janvier 1729; imprimée, avec un Avis au Lecteur, la même année, à Paris, chez Simart, *in*-8°.

Voici le sujet de cette Piece.

Bélise est veuve, riche et a une fille à marier, nommée Henriette. Dorante et Eraste sont admis chez Bélise. Le premier est un jeune homme, fort honnête, qui prend de l'amour pour Henriette, et qui parvient à lui en inspirer; l'autre est un avantageux, qui voudroit l'épouser, à cause de sa fortune. Mais Bélise, qui se croit encore en âge de plaire, veut donner sa fille à Éraste et prendre Dorante pour elle. Assurée, cependant, par Arlequin, son valet, qui aime Lisette, suivante d'Henriette, des sentimens mutuels de sa fille et de Dorante, elle finit par se vaincre elle-même. Éraste est congédié. Henriette et Dorante sont unis, ainsi qu'Arlequin et Lisette.

« Le succès de cette Comédie a été malheureux, dit Beauchamps, dans l'Avis au Lecteur. J'ai fait voir, en la retirant, dès la premiere représentation, que je savois me soumettre au Public, dont tout Auteur doit dire:

J'adore, en périssant, la raison qui l'aigrit.

S'il

S'il en coûte peu ou beaucoup à celui qui fait ce sacrifice, la chose le regarde seul.... &c »

La fausse inconstance, Comedie en trois actes, en prose; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 14 Février 1731; non imprimée.

Le *Mercure* du même mois dit que « cette Piece n'a pas été goûtée du Public. » C'est tout ce que nous en savons.

Beauchamps, qui, comme les autres Historiens du Théatre, ne nous donne aucun renseignement sur sa Comédie de *La fausse inconstance*, avoit encore composé les Pieces suivantes, qui n'ont jamais été représentées, ni imprimées, et dont il nous fait connoître seulement les titres de cette maniere, dans ses *Recherches sur les Théatres*.

Arlequin bel esprit, Comédie en un acte, en prose, avec des Divertissemens.

Les exilés, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens.

Arlequin, Gusman d'Alfarache, Comédie en cinq actes, en prose.

B

L'heureuse surprise, Comédie en trois actes, en prose.

Arlequin qui ne veut rien être, Comédie en un acte, en prose, avec des Divertissemens.

Il n'y a qu'un ménage de gâté, Proverbe, en un acte, en vers.

Œdipe, sixieme du nom, Parodie de l'Œdipe de la Motte, en un acte, en vers.

Elvire et D. Pedre, ou La force des premieres inclinations, Comédie en trois actes, en prose.

Le Dissimulé, Comédie en trois actes, en prose.

Prométhée, Comédie en un acte, en vers libres, avec des Divertissemens.

L'Empereur du Japon, Comédie en un acte, en prose, avec des Divertissemens.

On ne sait rien de plus sur toutes ces Pieces.

LE PORTRAIT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR DE BEAUCHAMPS;

Représentée par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi 9 Janvier 1727.

PERSONNAGES.

LÉLIO, pere de Silvia.

SILVIA, fille de Lélio.

VALERE, amant de Silvia.

COLOMBINE, suivante de Silvia.

ARLEQUIN, valet de Valere.

La Scene est à Paris, chez Lélio.

SUJET DU PORTRAIT.

LÉLIO, qui a laissé sa fille, Silvia, à Paris, pendant un voyage qu'il est allé faire en Flandres, pour ses affaires, a choisi pour gendre Valere, fils d'un de ses anciens amis, de Lille. Il revient à Paris, annonce ce mariage à Silvia et lui donne le portrait de Valere, qui ne tarde pas à arriver et à se présenter lui-même. Silvia voulant connoître Valere, sans en être d'abord connue, prend les habits de Colombine, sa suivante, et se fait passer pour elle aux yeux de Valere; mais Lélio a donné le portrait de sa fille à celui-ci, lorsqu'il a reçu le sien, et Valere reconnoît Silvia, sans savoir ce qui l'engage à se déguiser, et sans lui laisser voir qu'il s'en aperçoit. Cependant, elle essaie à le dégoûter de Silvia, et il affecte de la froideur pour elle, quoiqu'elle lui

ait subitement inspiré une vive passion ; et elle, qui n'a pas moins pris de goût pour lui, est très-affligée de cette feinte froideur. Valere s'éloigne, pour un moment, et Arlequin, son valet, qui a d'abord pris Silvia pour Colombine, et lui a, en conséquence, voulu conter fleurettes, la retrouve, de nouveau, et est interrogé par elle sur ce qui regarde son maître. Arlequin, piqué d'avoir été rudoyé par cette fausse Colombine, veut faire l'avantageux, et compose, sur le champ, la prétendue liste des Belles infortunées que Valere, dans toutes les villes de l'Europe, où il le suppose avoir voyagé, a laissées victimes de ses séductions et de sa légéreté. Cela ne fait qu'accroître l'amour de Silvia pour Valere, qui ne tarde pas à reparoître ; mais qui dément la fable d'Arlequin, et jure de n'avoir jamais aimé, et de ne vouloir aimer toute sa vie qu'une personne dont il offre de faire voir le portrait. Silvia sent augmenter encore sa colere, qu'elle dissimule, pourtant, le mieux qu'elle peut. Mais jettant les yeux sur ce portrait, elle le reconnoît pour le sien ; et montre, à son tour, celui de Valere,

qui n'est pas sorti de ses mains depuis que son pere le lui a donné. Toute feinte cesse, de part et d'autre. Lélio apprend que ces deux amans sont enfin d'accord ; il les unit, et donne Colombine à Arlequin.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE PORTRAIT.

« Cette Piece a eu un des plus brillans succès qu'on ait encore vus, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, dit l'Auteur du *Mercure* de Janvier 1727; et on convient que ce succès est mérité. Quoique les autres Pieces de Beauchamps lui aient fait honneur, il doit sa plus grande gloire à celle-ci. Les traits dont elle est remplie, et la maniere dont elle est écrite, font croire à tous ceux qui en ont vu les représentations, qu'ils trouveront encore de nouveaux plaisirs à la lecture. Nous ne doutons point que l'impression ne justifie ce que nous avançons, d'après le jugement du Public. »

C'est ainsi que s'exprime encore sur cette Piece des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*.

L'Auteur du *Mercure* nous dit, de plus, que les rôles de cette Piece furent parfaitement remplis. Celui de Lélio, par Mario; celui de Valere, par Romagnési; Mademoiselle Silvia y joua celui de ce nom; Mademoiselle Lélio celui de Colombine, et celui d'Arlequin fut joué par Thomassin.

Beauchamps adressa, le 30 du même mois, cette lettre, pleine de modestie, à l'Auteur du *Mercure*, qui l'inséra à la suite de son article, dans le même volume.

« Je comptois si peu, Monsieur, sur le succès qu'a eu *Le Portrait*, que j'ai totalement oublié de me donner l'honneur de vous en écrire. Comme je crois qu'il n'est plus tems de le faire, et que votre extrait est imprimé, je m'en rapporte à ce que votre politesse vous aura fait dire, et je crains plus le trop que le trop peu. »

« Je vous avoue, cependant, que j'aurois été bien aise que vous eussiez dit, de ma part, que je reconnois, avec franchise, que cette petite Piece est plus redevable à Mademoiselle Silvia qu'à moi-même du bonheur qu'elle a eu de plaire au Public. Tout le monde eût été capable d'ar-

ranger quelques scenes. Il n'y a qu'elle qui pût donner à ces scenes ces graces et ce feu qui en ont fait tout le mérite. »

« Je voudrois encore que le Public, à qui je ne puis marquer assez de reconnoissance, fût bien persuadé que je regarde ses bontés, non comme un témoignage de ce que je vaux, mais comme un avertissement de ce qu'il exige de moi, si j'ose encore reparoître. »

« Vous ne pouvez, Monsieur, donner trop d'étendue à ce sentiment, dont je suis pénétré, &c ... »

Le *Mercure* de Mars suivant nous apprend encore que *Le Portrait* « fut joué, le 8 de ce mois, à la Cour, où il fit beaucoup de plaisir et fut très-applaudi. »

LE PORTRAIT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, *en négligé*, COLOMBINE.

SILVIA, *d'un air indolent.*

Colombine.

COLOMBINE.

Mademoiselle.

SILVIA.

Je ne sais ce que j'ai.

COLOMBINE.

Ni moi, en vérité!

SILVIA.

Ma cousine a-t-elle envoyé dire qu'elle viendroit me prendre?

COLOMBINE.

Vous venez de parler à son laquais.

SILVIA.

Je crains bien de m'ennuyer aujourd'hui!

COLOMBINE.

Voilà une crainte qui me surprend : elle ne vous est pas ordinaire; car, Dieu merci, pour une fille raisonnable, vous ne passez point mal votre tems!

SILVIA.

Je crains de m'ennuyer, te dis-je. J'ai quatre ou cinq parties de plaisir de faites ; je ne m'en promets dans aucune. Je veux du vif, du singulier, du bizarre même ; je ne prévois rien de tout cela dans ce que je vais faire. Si je rends des visites, je trouverai tout le monde ; si je vais aux spectacles, il n'y aura personne : il n'y aura que des femmes chez la Comtesse, que des hommes chez la Marquise : on médira chez l'une, on me dira des douceurs chez l'autre. La médisance me déplaît, et les douceurs m'affadissent. Si je joue et que je gagne, cela fâchera ceux qui perdront : si je perds, je me fâcherai peut-être moi-même. Si je soupe chez Belise, elle ne parlera qu'à son amant ; chez Célimene, son bourru de mari nous fera, à coup sûr, quelques frasques. Si je vais au bal.... Mais je ne songe pas que je n'ai point d'habit... Que me conseilles-tu ?

COLOMBINE.

De rester à la maison.

SILVIA.

Quoi ! toute seule à moraliser avec ma vieille tante ? c'est pour en mourir !

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Vous n'êtes pas d'assez bonne humeur pour vous laisser voir. Je me suis aperçue, dès le matin, que la journée seroit nébuleuse.

SILVIA.

Je ne m'habillerai donc point. Cherche-moi des livres, de l'ouvrage.... Quelle heure est-il ?

COLOMBINE.

Ouais ! que veut dire ceci? voilà une révolution bien subite ! j'en ignore la cause ; mais je crois la deviner.

SILVIA.

J'ignore à mon tour ce qui te passe par la tête ; mais moi je ne me sens qu'une mélancolie vague, qui n'a point d'objet : c'est un simple caprice du tempérament, où le cœur n'a point de part ; la vapeur se dissipe, et le calme revient d'un moment à l'autre.

COLOMBINE.

Ma foi ! si le cœur n'y a point de part, il est bien prêt d'y en avoir ! On n'a point impunément de ces troubles involontaires. Il en est des orages du cœur, comme de ceux de l'air ; ils se forment dans le tems le plus serein. D'abord il s'éleve un petit vent, qui devient plus fort ; les nuages s'amassent et grossissent, le Ciel s'obscurcit, l'éclair précede, et le coup de tonnerre part. Voilà votre situation : vous aimez, ou vous allez aimer, je vous le prédis !

SILVIA.

Colombine, treve de prédictions ; elles me fâchent. Je n'aimerai point, je n'aimerai point, te dis-je ; l'exemple des autres me rend trop sage sur l'amour. Je ne veux être ni fourbe, ni dupe, ni crédule, ni défiante, ni coquette, ni précieuse, ni triste, ni évaporée, ni jalouse, ni commode ; en un mot, rien de ce qu'on est quand on aime. En garde contre les folies de mon sexe, je le suis encore plus contre la scélératesse des hommes. Ils savent que je les connois ; ils se rendent justice et me laissent en repos.

COLOMBINE.

Vous les haïssez donc beaucoup?

SILVIA.

Eh! Colombine, peut-on avoir pour eux d'autres sentimens?

COLOMBINE.

Cependant, Monsieur votre pere veut absolument vous marier.

SILVIA.

Encore des idées affligeantes! Je crois que tu prends plaisir à me chagriner!... Me marier! moi, me marier! oh! je saurai bien m'en garantir. Nous verrons un peu comment s'y prendra celui qu'on me destine. Il me semble déja le voir, sûr du consentement de mon pere, me regarder d'un air de conquérant.... Eh! Monsieur, vous n'avez pas le mien; vous ne l'aurez jamais, je vous en assure! Cherchez ailleurs qui flatte votre amour-propre; j'en suis l'ennemie mortelle.... Quel est celui-ci? un amant timide, qui cherche languissamment dans mes yeux ce qui se passe en moi pour lui?.... Rien, Monsieur, absolument rien; votre vue me glace.... Colombine, c'est un petit-maître? qu'il est bruyant! un doucereux? qu'il est fade! un robin? qu'il est guindé! un officier? qu'il est brusque!... Quel qu'il soit, il ne me conviendra pas; je l'éconduirai. Il faudroit, pour me déterminer, un homme qui eût des qualités, des vertus.... mais elles ne subsistent que dans mon imagination; tous les hommes ne valent rien, rien.

COLOMBINE.

Belle conclusion ! D'accord, ils ne valent rien, mais ils sont hommes, et nous filles ; et, d'ailleurs, il n'y en a point de si diables dont on ne vienne à bout : l'imbécille, on le mene par le nez ; le merveilleux, on lui en fait accroire ; le taciturne, on n'a pas la peine de lui répondre ; le grondeur, on le fait taire, en criant plus haut que lui ; le débauché, on ne le voit jamais ; l'avare, on le vole ; le jaloux, on le trompe ; le dissipateur, on le.... on le... Ma foi ! je ne sais ce qu'on fait de celui-là : c'est la pire espece de toutes.... Mais Monsieur votre pere ne devoit revenir que demain.... Je l'entends.... Il me semble que votre air mutin vous abandonne ?

SCENE II.

LÉLIO, SILVIA, COLOMBINE.

(*Silvia va embrasser son pere.*)

COLOMBINE, *à Lélio.*

MONSIEUR, soyez le bien revenu : vous avez, sans doute....

LÉLIO, *l'interrompant.*

Pour éviter toutes questions, j'ai fait bon voyage, me voilà de retour et je me porte bien.... (*A Silvia.*) J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, je vous ai mariée.

COLOMBINE, *bas, à Silvia.*

Une autrefois, prendrez-vous de mes almanachs ?

SILVIA, *à Lélio.*

Moi! mon pere?

LÉLIO.

Oui, vous : n'étoit-il pas tems d'y songer?

COLOMBINE.

Monsieur, pourroit-on, sans vous déplaire, vous demander à qui?

LÉLIO.

A qui.... De quoi te mêles-tu? Attends que je t'interroge. Peste soit de la babillarde! je ne sais plus de quoi je parlois.

COLOMBINE.

Vous parliez du mariage de Mademoiselle votre fille.

LÉLIO.

Je m'en souviens.

COLOMBINE.

Et vous croyez, Monsieur, que c'est une affaire faite?

LÉLIO.

Assurément!

COLOMBINE.

Pour moi, je ne m'y oppose pas; mais Mademoiselle Silvia....

LÉLIO, *l'interrompant.*

Je connois ma fille; elle m'obéira... Tu vois bien qu'elle ne dit mot?

COLOMBINE.

A la bonne-heure ! ce sont ses affaires.... (*Bas, à Silvia.*) Parlez donc : vous voilà comme un terme !

SILVIA, *bas.*

Colombine, veux-tu que je fâche mon pere ?

COLOMBINE, *bas.*

Dieu m'en garde. Vivent les filles obéissantes, sur-tout celles qui changent du blanc au noir !

SILVIA, *bas.*

Attendons jusqu'à la fin.

LÉLIO.

Pour vous montrer que je n'ai point fait les choses à la boulevue, écoutez-moi. J'ai trouvé à Lille le fils d'un de mes anciens amis : c'est un cavalier sage, bien fait, noble, riche, brave, spirituel et d'une figure charmante, qui s'appelle Valere.

COLOMBINE.

Monsieur, depuis quand lisez-vous les Romans ? Voilà un portrait à la Pharamond.

LÉLIO, *à Silvia.*

Je lui ai parlé de vous ; la chose s'est conclue sur le champ : les bonnes affaires veulent être brusquées. (*Tirant un portrait de sa poche, et le lui montrant.*) Tenez, voyez si je veux vous tromper ; voilà son portrait que je lui ai demandé.

COLOMBINE, *regardant le portrait.*

Ma foi ! Monsieur, je suis pour vous.

LÉLIO, *à Silvia.*

Nous sommes venus ensemble ; je l'ai laissé chez le baigneur. Il faut que je sorte ; s'il vient, pendant que

je n'y serai pas ; qu'on lui fasse mes excuses, qu'on le prie de m'attendre et qu'on songe à le bien recevoir.

COLOMBINE.

J'en fais mon affaire.

(Lélio sort.)

SCENE III.

SILVIA, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Avez-vous assez fait la doucette ? Pourquoi n'avoir pas répondu d'un ton ferme à votre pere · Voilà de mes braves, qui tremblent au moindre danger !.... Mais que veut dire cet air embarrassé ? Vous ne dites mot ! Est-ce que le portrait vous a donné dans la vue ? Vous le regardez !.... Je crois, ma foi ! que j'y suis. Ces amours de surprise sont assez de mon goût.... Je voudrois seulement qu'il s'y trouvât un peu plus de difficulté : j'aime à faire briller mon savoir-faire.

SILVIA.

Je crois moi-même que tu es folle ! Est-ce que tu ne me connois plus ? Loin d'être touchée de la copie, ou de vouloir plaire à l'original, je ne veux pas même lui parler.

COLOMBINE.

Mais vous y avez consenti, ou du moins j'y ai consenti pour vous, et c'est la même chose.

SILVIA.

Il me vient une idée.

COLOMBINE.

Voyons ce que ce peut être?

SILVIA.

Mon pere ne reviendra pas si-tôt; je veux prendre un de tes habits, recevoir ce nouveau venu, sous ton nom, et lui faire de moi une peinture qui lui ôte l'envie de me parler, ou de me voir.

COLOMBINE.

Beau projet! la peste! et si votre pere vous surprend?

SILVIA.

Alors, je me déclarerai ouvertement.

COLOMBINE.

Et si l'épouseur ne se rebute pas?

SILVIA.

Il faudra qu'il soit bien opiniâtre!

COLOMBINE.

Et s'il vous paroît aimable?

SILVIA.

Ne cherche point à me fâcher, et fais ce que je te dis.... J'entends quelqu'un; retirons-nous.

(*Elles rentrent dans l'appartement de Silvia.*)

SCENE IV.

VALERE, *seul.*

Qui m'auroit dit, il y a quatre jours : « Valere, tu ai» meras, à la fureur, une fille que tu ne connois point; » tu viendras en poste, à Paris, pour l'épouser... » Je lui aurois ri au nez Cependant je suis dans le cas. Lélio vient à Lille, me parle de sa fille, me la propose, me donne son portrait ; me voilà devenu fou. Après cela, Messieurs les incrédules en sympathie, venez me soutenir que l'amour est un enfant de l'habitude.... Mais ce n'est pas le tout d'aimer Silvia.... Si elle ne m'aime pas, je vais jouer un joli personnage !.... Et pourquoi m'aimeroit-elle ? Je n'en suis pas connu : peut-être même en aime-t-elle un autre ? Il n'y auroit rien là de fort étonnant. Son pere m'a dit que non ; mais les peres savent-ils les affaires de leurs filles ?.... Cette idée me chagrine.... Comment donc ! je crois déja que je suis jaloux ?... N'examinons point cet article, la rêverie m'entraîne, et je ne m'apperçois pas que je suis chez Lélio.

SCENE V.

SCENE V.

ARLEQUIN, VALERE.

ARLEQUIN.

AH! Monsieur, c'est vous ?... Jerni coton, que vous êtes beau ! vous voilà poudré et frisé comme pour une entrevue de mariage.

VALERE.

Tu ne te trompes pas.

ARLEQUIN.

Je crains que si.

VALERE.

Comment ?

ARLEQUIN.

C'est une vision qui me passe par la tête : vous savez que j'y suis sujet ?

VALERE.

Il y a là-dessous quelque chose ?

ARLEQUIN.

Oh ! point du tout ; et d'ailleurs est-ce que vous faites attention, vous autres maîtres, à des discours de valets ? ils n'ont pas le sens commun ?

VALERE.

Je veux absolument savoir ce que c'est.

ARLEQUIN.

Je ne me ferai pas battre pour vous le dire.

VALERE.

Parle donc.

ARLEQUIN.

Pendant que vous étiez entre les mains du baigneur, j'avois soif; notez ceci : j'ai trouvé un ancien camarade ; nous avons été boire bouteille : faites attention à cette circonstance ; c'étoit à la pomme de pin. Cela ne s'appelle-t-il pas savoir conter ? Vous ne me louez pas ! j'aimerois autant n'avoir point d'esprit.

VALERE.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Eh bien, tout en buvant, nous nous sommes mis à causer, lui de son maître, et moi du mien : voulez-vous savoir ce qu'il m'en disoit ?

VALERE.

Eh ! non, viens à ce qui me regarde.

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Il m'a fait plusieurs questions. « Comment se nomme ton maître ?... » Valere... « Qui est-il ?... » Gentilhomme... « De quel pays ?... » François... « Que fait-il ?... » Il est Colonel... « D'où vient-il ? .. » De Flandres .. « Qui l'amene à Paris ?... » Un mariage... « Avec qui ?... » Mademoiselle Silvia, fille de Monsieur Lélio... Vous voyez que je n'oublie rien ?

VALERE.

Sois moins exact, et finis.

ARLEQUIN.

J'ai vu qu'il a branlé la tête. Je lui ai fait des ques-

tions, à mon tour; je n'ai pu en rien tirer qu'à la septieme chopine... Oh! c'est un garçon discret... « Aimes-tu bien ton maître, m'a-t-il dit, d'un ton grave? ..» Comment! ai-je répondu, si je l'aime! Je serois quatre heures pour son service sans boire, ni manger... Monsieur, cela mérite récompense.

VALERE.

Mais qu'ai-je de commun avec tout cela?

ARLEQUIN.

Le voici... « Ce maître que tu aimes, (c'est mon » camarade qui continue) vient, dis-tu, épouser la » fille de Monsieur Lélio? s'il fait bien il s'en retour- » nera sur ses pas. Le pere et la fille... (*Il se passe* » *la main sur le front.*) Je les ai servis, je dois les con- » noître .. Après tout, un grain de folie de plus ou » de moins n'est pas une affaire dans un ménage: » il peut se contenter. » Monsieur, retournons-nous-en.

VALERE.

Savez-vous bien, Monsieur le donneur d'avis, que je vous ferai expirer sous le bâton?

ARLEQUIN.

Je ne vous conseillerois pas de me frapper: nous sommes à Paris, une fois; je suis sur mon pailler!

VALERE.

Treve de discours: va frapper à cette porte.

ARLEQUIN.

J'aurai fait mon devoir; on n'aura rien à me reprocher.

(*Il va frapper.*)

SCENE VI.

SILVIA, *sous l'habit de Colombine ;* VALERE ARLEQUIN.

SILVIA, *ouvrant.*

Qui est là ?

ARLEQUIN.

Ami.

SILVIA, *vivement.*

Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

ARLEQUIN.

C'est Monsieur Valere et moi, qui venons épous la fille de Monsieur Lélio, et vous aussi, si vo voulez. (*Il veut l'embrasser.*)

SILVIA, *le repoussant.*

Doucement, Monsieur le Complimenteur ! Je ne si pas une soubrette à quolibets.

ARLEQUIN.

Oh ! parlez donc à mon maître ; je vais toujo apprendre les êtres de la maison. (*Il fait plusieurs l gi ; Silvia le considere, et il entre chez elle.*)

SCENE VII.

SILVIA, VALERE.

VALERE, *à part, examinant Silvia et la comparant à son portrait qu'il tire de sa poche.*

Je ne me trompe pas.... C'est elle assurément.... Quelle Comédie? Feignons de ne la pas connoître, et voyons où ceci nous menera... (*A Silvia, froidement.*) Vous êtes sans doute de la maison?

SILVIA, *vivement.*

Oui, Monsieur, pour vous servir.

VALERE.

Ne puis-je parler à Monsieur Lélio.

SILVIA.

Il est sorti.

VALERE.

J'en suis fâché. Ne puis-je avoir l'honneur de saluer Mademoiselle sa fille?

SILVIA.

Elle est embarrassée.

VALERE.

Je prendrai mieux mon tems.

SILVIA.

Leur voulez-vous quelque chose que je puisse leur dire? (*A part.*) Voilà un sang-froid qui me glace.

VALERE.

Je m'appelle Valere. Je suis le Cavalier, dont Monsieur son pere lui a, sans doute, parlé.

SILVIA.

C'est donc vous, Monsieur, qui venez, de but en blanc, de Flandres, exprès pour épouser une fille que vous ne connoissez pas, sans savoir si elle vous plaira, et si vous lui plairez, vous-même? Vous pouviez vous épargner les frais du voyage!

VALERE.

Je suis venu lui rendre des soins, et tâcher par mes services de m'attirer l'honneur de ses bonnes graces.

SILVIA.

Vous n'y réussirez pas: c'est peine perdue. (*A part.*) Quel homme!

VALERE.

Je comptois beaucoup plus sur ses bontés que sur mon mérite.

SILVIA.

Vous comptiez sur ses bontés! et de quel droit, je vous prie? Quoi! parce que son pere vous a donné sa parole, sans la consulter, il faudra qu'elle l'exécute, qu'elle vous écoute, qu'elle vous aime, qu'elle vous épouse? Elle n'en fera rien, Monsieur; fiez-vous en à moi: je sais ses intentions; elle n'en fera rien.

VALERE.

Je serois au désespoir de la contraindre... (*A part.*) Ouais! Arlequin m'auroit il dit vrai?

SILVIA, *à part.*

Je serois au désespoir de la contraindre... Ce flegme me fait bouillir le sang !

VALERE.

Dites à votre maîtresse que j'approuve l'éloignement quelle a pour moi ; je me rends justice, je ne méritois point autre chose de sa part.

SILVIA, *à part.*

Qu'il y a d'indifférence dans cette fausse modestie !

VALERE.

Dites-lui encore que je ne veux point avoir à me reprocher de troubler par ma présence les sentimens qu'elle peut avoir dans le cœur pour un homme plus aimable.

SILVIA.

Que voulez-vous dire, Monsieur, les sentimens qu'elle peut avoir dans le cœur ? Pour qui donc, s'il vous plaît, prenez-vous Silvia ? La croyez-vous capable de s'engager sans l'aveu de son pere ? En vérité, vous êtes bien considérant, et bien insultant dans vos considérations !

VALERE.

Ne vous fâchez point ! Si je l'ai offensée, je lui en demande pardon. (*A part.*) Je crois tout de bon qu'elle a perdu l'esprit.

SILVIA, *à part.*

Je lui en demande pardon !.... Je n'y puis plus tenir : il me pique, il me fâche, il me met aux champs ; mon parti est pris, je veux m'en défaire... (*A Valere.*) Je rendrai compte à Silvia de votre déli-

catesse et de vos ménagemens ; elle vous en sera obligée. Avouez, au reste, que le sacrifice que vous lui faites ne vous coûte gueres, et qu'une réserve si marquée seroit offençante, si elle n'étoit forcée, en se rendant justice à elle-même, d'en approuver le motif?

VALERE.

En vérité, je ne vous entends pas ; et je puis....

SILVIA, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, je ne prends point le change sur les raisons que vous avez d'en user de la sorte. J'aime Silvia, mais je suis sincere : vous n'avez point tort ; j'admire au contraire, voyant que vous la connoissez, qu'il ne vous échappe aucune plainte, aucun reproche. L'effort est généreux ; car enfin, ne dissimulez plus, on vous a instruit de tous ses défauts ?

VALERE.

Moi ! non, je vous jure, et son pere est le seul qui m'en ait parlé.

SILVIA.

Il l'aura flattée pour vous tromper ; mais moi, Monsieur, qui la connois à fond, et qui veux vous rendre service, je vais vous la peindre au naturel. D'abord, elle n'est ni grande, ni petite, ni bien, ni mal faite ; plutôt grasse que maigre, et, malgré tout cela, chose rare aujourd'hui, elle a de la taille, elle a un petit air d'étourderie et de jeunesse qui frappe. Ce n'est, si vous voulez, ni esprit, ni éclat ; cela tient pourtant un peu de tous les deux : elle a de la blancheur et du teint, des yeux et des dents ; elle chante et danse passablement : en un mot, elle est comme mille autres. A

l'égard de sa conduite, il n'y a rien à vous en dire; elle vit comme vivent à présent toutes les filles. Pour son humeur, il n'est, ma foi! pas aisé de la définir: elle est douce par réflexion, aigre par tempérament, timide dans les choses qu'elle sait, décisive dans celles qu'elle ignore, impérieuse avec ceux qui ne lui doivent rien, exigeante, sans amitié, jalouse, sans passion, vive, jusqu'à l'emportement, distraite, jusqu'à l'oubli, inégale, jusqu'à la brusquerie; enfin, si difficile à vivre que la plupart du tems nous ne pouvons durer ensemble. Le maître, le guide, le mobile de tous ses discours, de toutes ses actions, savez-vous ce que c'est? Le caprice. Voulez-vous encore l'épouser?

VALERE.

Je ne puis vous être obligé du service que vous venez de me rendre: je m'étois fait de Silvia une idée avantageuse, mon erreur commençoit à m'être chere; j'y renonce avec douleur. J'aurois été charmé de la voir; elle ne m'en juge pas digne, elle ne le veut pas: je m'y soumets. Il faut savoir prendre son parti dans les événemens où l'on ne peut rien changer. Dites-lui, non ce que je pense, mais ce que je fais pour elle. Je reviendrai rendre à son pere sa parole, et retirer la mienne. Vous voyez que je ne veux point lui donner lieu de se plaindre de moi. Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

SILVIA, *seule.*

NON, non, je ne m'en plaindrai point. De quel air m'a-t-il quittée ? A-t-il dit un seul mot pour prendre mes intérêts contre moi-même, dans le portrait ridicule où je viens de me défigurer ? A-t-il fait la moindre instance pour me voir ! Je sens tout ce qu'il y a de méprisant dans cette froideur... Après tout, que voulois-je ? M'en débarrasser ; n'y ai-je pas réussi ?... Tu rêves, Silvia ! aurois-tu la foiblesse d'en être fâchée ?... Je ne sais, mais je m'accuse de bizarrerie : il me semble même que je m'en repens.

SCENE IX.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA, *à part, apercevant Arlequin.*

ON ne me donne seulement pas le tems de réfléchir à mon imprudence.

ARLEQUIN, *à part.*

Voici, ma foi ! une bonne maison... (*A Silvia.*) Ah ! Mademoiselle la Suivante, qui voulez qu'on vous respecte, je suis votre serviteur. Qu'avez-vous fait de mon maître ?

SILVIA.

Il vient de sortir, et je vous conseille de le suivre.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien qui presse ; je le trouverai chez quelqu'une de ses anciennes connoissances.

SILVIA.

Est-ce qu'il a des connoissances à Paris?

ARLEQUIN.

Bon! y a-t-il quelqu'endroit au monde où nous n'en ayions point?

SILVIA.

Je serois curieuse d'en savoir le détail. (*A part.*) Cela fortifiera mon dépit et mon indifférence. (*A Arlequin.*) Parlez, je vous écoute.

ARLEQUIN.

Très-volontiers. Autant vaut-il parler de cela que d'autres choses. Comme la paix est le fléau des grands hommes, et que nous ne sommes point gens à nous acoquiner dans une garnison, nous nous sommes mis, pour nous délasser, à parcourir l'Europe, et par-tout nous avons laissé des monumens de nos conquêtes.

SILVIA, *à part.*

Je n'en augmenterai pas le nombre. (*A Arlequin.*) Je crains pour votre mémoire.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien. Nous avons commencé par l'Italie. A Rome... à Rome...

SILVIA.

Que fîtes-vous à Rome?

ARLEQUIN.

Nous n'y fîmes rien : le tems n'étoit pas bon ; mais à Florence nous avons fait couper toutes les forêts du pays.

SILVIA.

Que voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Nous avons fait mettre des doubles jalousies à toutes les fenêtres. A Venise, nous n'y restâmes que vingt-quatre heures. A Madrid, la Marquise de... de... Je ne suis pas fort sur les noms propres : tant y a qu'une Marquise nous offrit la Vice-Royauté du Pérou, pour nous fixer en Espagne ; mais, zeste ! nous voilà à Constantinople. Nous faisons nos galleries du Sérail ; le Grand Seigneur le trouve mauvais : ces Turcs ne sont pas endurans. Nous repassâmes chez les Chrétiens, et Dieu sait...

SILVIA, *à part.*

Je suis bien bonne de m'arrêter à toutes ces fadaises !

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, *seul, croyant toujours parler à Silvia.*

En Allemagne, nous ne fîmes pas grand'chose ; en Angleterre beaucoup, en Hollande de même, en Flandres plus que nous ne voulions ; mais nous avons tout

tout quitté pour notre maîtresse : pourvu qu'elle soit aussi jolie que vous, passe... (*Il marque sa surprise de ne la plus trouver.*)

SCENE XI.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis votre serviteur. En vérité, vous avez de bon vin!

LÉLIO, *à part, sans l'écouter.*

Que veut dire ceci?

ARLEQUIN.

Je veux dire que j'en ai bu, mais modérément.

LÉLIO, *à part.*

Je trouve Valere dans la rue, l'air sérieux.

ARLEQUIN.

Monsieur, il ne rit jamais.

LÉLIO, *à part.*

Je vois qu'il veut me parler; des importuns nous joignent.

ARLEQUIN.

Ce pays-ci en fourmille.

LÉLIO, *à part.*

Sans autre explication, il me dit qu'il viendra me remercier et prendre congé de moi.

ARLEQUIN.

Je ne sache pourtant pas qu'il ait de voyage à faire.

LÉLIO, *à part.*

Je veux savoir la cause de ce refroidissement : s'il y a de la faute de ma fille, ou de celle de Colombine, je leur ferai voir que je suis le maître. (*Appelant.*) Colombine !

ARLEQUIN.

Monsieur !

LÉLIO.

Arlequin, j'ai quelque chose dans la tête ; je te prie de me laisser... (*Appelant encore.*) Colombine!

SCENE XII.

COLOMBINE, LÉLIO, ARLEQUIN.

COLOMBINE, *à Lélio.*

QUE vous plaît-il, Monsieur ?

ARLEQUIN, *à part.*

Encore une Colombine ? Diantre ! les femmes de chambre sont ici jolies. J'aurai de quoi m'amuser !

LÉLIO, *à Colombine.*

Valere est-il venu ici ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur... (*A part.*) Ma foi ! celle-ci a l'air plus fripon que l'autre.

LÉLIO, *à Colombine.*

A-t-il vu ma fille ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien... (*A Colombine.*) Mignone, je vous trouve charmante !

LÉLIO, *à Colombine.*

Veux-tu bien parler ?

COLOMBINE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

ARLEQUIN, *à Lélio, se mettant entre eux deux.*

Me voilà prêt à répondre.

LÉLIO, *prenant Arlequin par le bras, et le menant au côté du Théatre.*

Je t'ai déja dit de nous laisser.

ARLEQUIN, *passant derriere lui, à Colombine.*

Je veux ne manger de trois mois, si vous ne m'avez percé le cœur de part en part !

LÉLIO, *le reprenant par le bras*

Sais-tu bien qu'à la fin je me fâcherai ! Sors tout-à-l'heure ; je te l'ordonne.

ARLEQUIN.

Oui ! vous le prenez sur ce ton-là ? je m'en vais. Je m'ennuie quelque part quand je n'y parle point... (*A Colombine.*) Mon adorable, au revoir.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LÉLIO, COLOMBINE.

LÉLIO, *à part.*

VOYONS si je n'en tirerai pas davantage de ma fille... (*A Colombine.*) Va la chercher.

COLOMBINE.

Monsieur, la voici.

SCENE XIV.

SILVIA, *sous son habit;* LÉLIO, COLOMBINE.

LÉLIO, *à Silvia.*

AVEZ-VOUS vu Valere ? lui avez-vous parlé ? que s'est-il passé entre vous ?

COLOMBINE.

Monsieur, ce matin vous n'aimiez point les questions, nous ne les aimons point, à notre tour; et, pour terminer tout ceci en bref, sachez que ma maîtresse ne veut point épouser votre Monsieur Valere, qu'elle le hait, qu'elle le déteste et qu'elle se mettra plutôt dans un Couvent, pour toute sa vie, que de le revoir encore une fois... (*A Silvia, qui la tire par sa juppe.*) Laissez-moi faire; je sais comment il faut

lui parler. (*A Lélio.*) Ne lui faites point de violence, elle vous en prie par ma bouche ; faut-il vous le demander à genoux ?

LÉLIO.

Mais moi, je suis bon pere : après tout, je ne prétends pas la forcer... (*A Silvia.*) Je croyois que ce mariage seroit de votre goût : je me suis trompé ; je n'y songe plus. Peut-être qu'à la fin je rencontrerai un homme qui vous conviendra. Valere doit venir ici ; je ne veux pas qu'il s'en donne la peine : je vais de ce pas lui dire qu'il peut se pourvoir comme bon lui semblera.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

SILVIA, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Vous ai-je servie de la bonne façon ?

SILVIA.

Ah ! Colombine, je suis au désespoir !

COLOMBINE.

Comment ! ne m'avez-vous pas dit que vous étiez piquée contre Valere ?

SILVIA.

Il est vrai que je suis piquée contre lui ; mais...

COLOMBINE, *l'interrompant.*

Je vous entends. Voilà le fruit de vos raffinemens; pourquoi, diantre, aussi ne pas dire ce que vous pensez? Voulez-vous que je courre après Monsieur votre pere?

SILVIA.

Non; j'ai fait la faute, il faut que j'en porte la peine... Que je suis à plaindre! C'est toi, qui m'as porté malheur!

COLOMBINE.

C'est plutôt le portrait et la vue du Cavalier.

SILVIA, *regardant le portrait de Valere.*

Le voilà, ce maudit portrait Que je le hais! Est-il rien d'égal à ce qui m'arrive? Je suis tranquille, heureuse; je ne me défie de rien: est-il possible que notre cœur nous échappe si rapidement! Un homme, que je ne connois pas, un homme contre lequel je suis prévenue, se montre et me force à le trouver aimable, dès que je le vois! Que faut-il pour cela? Rien. Ce n'est pas assez pour son triomphe, je ne lui inspire que de l'indifférence! Le cruel! sa froideur croissoit avec mon trouble... Colombine, ton habit me déparoit, il m'enlaidissoit. Parle; avois-je si mauvaise grace? Ceux qui m'ont dit jusqu'ici que j'avois quelque beauté m'ont-ils trompée? Ce qui me console, il ignore ma foiblesse, il ne la verra point: ce n'est qu'une premiere impression, elle s'effacera... elle l'est déja: mon indifférence égale la sienne, je respire... Colombine, il reviendra peut-être ici, dis-lui... Mais, non, je ne veux pas que tu lui parles;

tu lui expliquerois mal mes sentimens, tu lui en laisserois voir trop ou trop peu : il vaut mieux que je lui parle moi-même.

COLOMBINE.

En effet, vous êtes dans un état très-propre à vous contraindre!

SILVIA.

Tu ris de mon extravagance ? Je le mérite bien, Colombine! Tu crois donc que je l'aime encore?

COLOMBINE.

Que voulez-vous que je vous réponde?

SILVIA.

Que je l'ai oublié, ou du moins, que je n'y songe que pour m'en venger!

COLOMBINE.

Vous venger d'un indifférent ! cela n'est pas aisé ! je n'y sache qu'un moyen, c'est de vous en faire aimer.

SILVIA.

M'en faire aimer ! veux-tu que je l'en prie ?

COLOMBINE.

Ma foi ! nous ne savons gueres, ni vous ni moi ce que nous voulons... Mais j'entends quelqu'un... croyez-moi, si c'est Valere, réparez la faute que vous avez faite.

SILVIA.

Il n'est plus tems. Mon pere l'aura trouvé ; tout est rompu ; je ne le verrai plus : du moins, dis-moi que je dois le souhaiter... Tu ne réponds rien ? Il t'a parlé, il t'a gagnée, Colombine. Si tu osois l'instruire

de ma foiblesse !... Aurois-tu bien la cruauté de me sacrifier à un homme qui ne m'aime point ?

COLOMBINE.

Moi, Mademoiselle, je ne l'ai point vu; et, selon les apparences, je ne le verrai jamais.

SILVIA.

Tu ne l'as point vu ?... Tant mieux, tu serois pour lui. Si tu m'aimes, imagine-lui des défauts, exagere-les moi... Mais non, je n'ai pas besoin de ton secours; ma fierté me suffit : elle rappelle ma raison, je l'entends qui parle an fond de mon cœur : elle y prend le dessus. Saisissons ce moment; qu'il vienne, je ne le crains plus.

COLOMBINE.

Nous allons voir.

SILVIA.

Est-ce lui ?... Je ne veux pas qu'il me voie sous cet habit.

COLOMBINE.

Nouvelle bizarrerie... Si c'est votre pere.

SILVIA.

Je ne veux point en changer.

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc, on entre.

SILVIA.

Je n'en ai pas la force.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE XVI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH ! c'est vous ?

ARLEQUIN.

Oui, j'ai vu sortir Monsieur Lélio, et je suis venu causer un petit moment avec vous.

COLOMBINE.

Vous prenez mal votre tems ; je n'ai pas celui de vous entendre ; vous pouvez vous en retourner. Adieu.

ARLEQUIN.

Je ne veux point m'en aller, moi : mon maître doit venir ici ; je veux l'y attendre.

COLOMBINE.

Oh ! entrez donc là-dedans, et l'y attendez tout à votre aise.

ARLEQUIN, *à part.*

Les Colombines de céans ne sont point cérémonieuses.

(*Il passe dans une chambre voisine.*)

SCENE XVII.

COLOMBINE, *seule.*

L'ÉTAT où est ma maîtresse me fait pitié!... j'aperçois Valere; voyons s'il est aussi indifférent qu'elle se l'imagine... Mais si je lui parle et qu'elle le sache, c'est le moyen de la cabrer: il vaut mieux aller l'avertir qu'il est ici.

(*Elle rentre chez Silvia.*)

SCENE XVIII.

VALERE, *seul.*

QUI viens-je faire ici? chercher une personne qui me hait; que me reviendra-t-il de la revoir encore? Ma vue augmentera sa haine; la sienne augmentera ma passion: c'est nous rendre malheureux inutilement l'un et l'autre. N'importe, je veux faire encore une tentative: je lui dirai que je la connois, que je l'adore, que je ne puis plus vivre que pour elle. Peut-être, si elle n'a rien dans le cœur, que ne trouvant plus en moi un homme qui vient l'épouser, malgré elle, mais un amant tendre et respectueux, elle s'adoucira: je saurai du moins ma destinée.... La voici: qu'elle est belle sous ce déguisement! et que j'ai de peine à me retenir!

SCENE XIX.

SILVIA, *sous l'habit de Colombine*, VALERE.

VALERE, *plus vivement que dans la scene septieme.*

SERAI-JE plus heureux que ce matin?

SILVIA, *moins vivement.*

Le pere est allé chez vous, et je ne crois pas que vous vouliez voir la fille!

VALERE.

Pardonnez-moi, j'aurois été bien aise, en partant, de me faire auprès d'elle un mérite du sacrifice que je lui fais.

SILVIA.

Du sacrifice que vous lui faites?... Est-ce que vous songez encore à elle?

VALERE.

Il ne s'agit point de mes sentimens; ils lui sont trop indifférens: je voudrois seulement qu'elle sût que je ne les regle point sur ce que vous m'en avez dit.

SILVIA.

Je lui en rendrai compte.

VALERE.

Tâchez de l'en persuader.

SILVIA.

Eh! Monsieur, que cela vous fait-il?

VALERE.

Un galant-homme doit, au moins, se ménager l'estime d'une aimable personne, dont il n'a pu gagner le cœur.

SILVIA.

Ce pourroit bien être elle qui n'auroit pu gagner le vôtre.... Vous vous consolerez aisément de la perte du sien : un homme à bonnes fortunes ne s'afflige pas pour un cœur de moins.

VALERE.

Moi ! homme à bonnes fortunes ?

SILVIA.

Oui, Monsieur, homme à bonnes fortunes : croyez-vous qu'on ignore vos galanteries de France, d'Italie, d'Espagne et de cent autres endroits ?

VALERE.

Je ne cherche point à me justifier ; mais je veux être un misérable, si jamais je suis sorti de France, et si... Qui peut donc vous avoir débité ces sornettes ?

SCENE XX.

SCENE XX.

ARLEQUIN, SILVIA, VALERE.

ARLEQUIN, *à part, sans voir Valere.*

Mon maître me fait croquer le marmot.... (*Appercevant Valere.*) Mais le voici.

SILVIA, *à Valere, lui montrant Arlequin.*

Tenez, voilà votre historien.

VALERE, *à Arlequin.*

C'est donc toi, maraut! qui t'avises de conter des fables? Je ne sais à qui tient que je ne te passe mon épée au travers du corps!... Que je ne te voie jamais.

ARLEQUIN.

Ce que j'en ai fait a été pour le mieux. On ne peut trop louer un homme qui va se marier: vous êtes un ingrat; je vais me mettre sous la protection de Monsieur Lélio.

(*Il entre dans l'appartement de Lélio.*)

SCENE XXI.

SILVIA, VALERE.

SILVIA.

VOILA une colere assez inutile : ma maîtresse, ni moi n'y prenons point de part. Après tout, Monsieur, il est tems que ceci finisse. Je vous ai parlé des défauts de Silvia ; j'avois mes raisons pour le faire : elle n'est point telle que je l'ai dépeinte ; mais elle vous craignoit. Je lui ai dit tant de bien de vous, je l'ai si fort assurée que vous ne pensiez rien pour elle, et que vous étiez incapable d'abuser d'un secret qu'elle m'a permis de vous expliquer le mot de l'énigme.

VALERE, *à part.*

Que va-t-elle me dire ? je tremble !

SILVIA, *à part.*

Que vais-je lui dire, moi-même ?.. (*A Valere.*) Ma maîtresse a dans le cœur une passion, mais une passion si vive que rien ne peut l'en arracher.

VALERE, *à part.*

Une passion dans le cœur ! je ne m'étois donc pas trompé ?... (*A Silvia.*) Je lui sais bon gré de sa confiance ; et, pour ne point demeurer en reste de franchise avec elle, dites-lui que j'ai aussi dans le cœur un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

SILVIA, *à part.*

Le perfide !... (*A Valere.*) Eh ! Monsieur, que ne le disiez-vous à son pere ?

VALERE.

On me l'avoit dépeinte comme une personne si accomplie que je n'ai pu me refuser le plaisir de savoir ce qui en étoit.

SILVIA.

Fort bien ! Monsieur, fort bien ; vous ne vouliez la voir que pour la sacrifier à votre maîtresse ? le projet est digne d'un amant délicat ! Vous êtes donc bien sûr de vous ? car enfin...

VALERE, *l'interrompant.*

Oui, je me connois assez pour vous répondre que les charmes de Silvia n'auroient servi qu'à fortifier ma passion.

SILVIA.

En vérité, vous me piquez pour elle. J'ai envie de vous la montrer : peut-être ne seriez-vous pas si fier en la quittant.

VALERE.

Croyez-moi, épargnez-lui la vue d'un incommode. Faites-moi cependant un plaisir, dites-moi quelque chose de celui qu'elle aime ?

SILVIA.

Vous vous imaginez, sans doute, que le parallele vous seroit avantageux. Je voulois vous en montrer le portrait ; mais pour punir votre vanité, je n'en ferai rien.

VALERE.

Pour moi, qui sais que Silvia elle-même ne pourroit qu'approuver mon choix, je veux vous faire voir celui de la personne que j'adore.

SILVIA.

Non, non, Valere, je ne veux point le voir.... (*A part.*) Dieux ! faut-il que je sois témoin du triomphe de ma rivale !

VALERE, *à part.*

Elle soupire ! serois-je aimé ? Achevons, (*Lui montrant son portrait.*) Jugez, si une personne, dont ce portrait affoiblit la beauté, est digne de tous les vœux d'un homme tendre et passionné ?

SILVIA.

Ah ! Ciel !... (*Lui montrant le sien.*) Jugez, vous-même, si un homme, dont le caractere répond à la douceur de cette physionomie, mérite qu'on s'attache à lui ?

VALERE.

Belle Silvia !

SILVIA.

Valere !

SCENE XXII et derniere.

LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN, VALERE, SILVIA.

LÉLIO, *à part, sans voir Valere.*

Je n'ai pas trouvé Valere ; ce sera pour demain... (*Apercevant Valere.*) Mais, que vois-je ? Valere, et ma fille déguisée !.... (*A Valere.*) Je suis fâché, Monsieur, de vous manquer de parole : j'ai fait de mon mieux ; je vous demande pardon pour elle : ses refus la puniront de son caprice.

SILVIA.

Ah ! mon pere, les choses ont bien changé de face ; mon trouble vous en fait plus voir que je ne puis vous en dire.

LÉLIO.

Je suis charmé de vous voir raisonnable.

VALERE.

Oui, Monsieur, mon bonheur ne dépend plus que de votre aveu.

LÉLIO.

Je vous le redonne encore de bon cœur.

ARLEQUIN.

Monsieur, pendant que vous êtes en train, il ne tiendra qu'à vous de faire deux mariages, Colombine ne vous en dédira pas. Nous ne savons pas trop,

elle et moi, si nous nous aimons; mais ce n'est pas à nous autres à y prendre garde de si près.

LÉLIO.

Si elle y consent, je le veux bien. Entrons.

ARLEQUIN, *au Public.*

Messieurs, quand vous voudrez marier vos filles, je vous conseille de faire peindre ceux que vous leur destinez : le portrait d'un joli homme avance bien ses affaires. Quant à moi, (*Montrant Colombine.*) je m'en tiens à l'original.

FIN.

LES EFFETS DU DÉPIT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR DE BEAUCHAMPS;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 21 Avril 1717.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

DORANTE.

LE MARQUIS.

LE PRÉSIDENT.

ÉLIANTE.

COLOMBINE, suivante de la Comtesse.

SCAPIN, valet de Dorante.

La Scene est chez la Comtesse.

SUJET
DES EFFETS DU DÉPIT.

UNE Comtesse, jeune et veuve, depuis peu, et qui s'étoit chargée, avant d'être mariée, de former aux manieres du monde un jeune homme, nommé Dorante, a été aimée de ce Dorante, que, par caprice, elle a refusé de prendre pour époux. Il s'est retiré dans une de ses Terres, et elle, par dépit, elle a épousé un Comte, qu'elle n'aimoit point; mais qui, en mourant, vient de lui rendre sa liberté et de lui laisser une grande fortune. Dorante n'a rien su de ce qui s'est passé depuis qu'il a quitté Paris. Il y revient, et envoie à la découverte Scapin, son valet, qui apprend tout de Colombine, suivante de la Comtesse. Celle-ci est obsédée par un Marquis et un Président, qui l'aiment; mais le Marquis, se voyant constamment dédaigné par la Comtesse, se décide à lui préférer une

de ses amies, nommée Éliante ; et le Président, se lassant d'être maltraité, se retire aussi. Dorante dissimule sa persévérance à aimer la Comtesse, et lui fait croire même qu'il a d'autres projets de mariage. Par là, il excite, de nouveau, son dépit ; et elle feint d'éloigner le Marquis d'Éliante et de lui donner de l'espérance, pour voir si elle fera naître la jalousie de Dorante. Le Marquis, s'aperçevant qu'on le joue, se retire, tout-à-fait. Dorante et la Comtesse s'expliquent, enfin, voient qu'ils s'aiment mutuellement et qu'ils desirent d'être l'un à l'autre, et ils s'unissent, ainsi que Scapin et Colombine, qui s'aimoient, comme eux, depuis long-tems.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES EFFETS DU DÉPIT.

« RIEN de plus simple que le sujet de cette petite Comédie, disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres*; mais c'est cette simplicité même qui fait le plus d'honneur à l'Auteur. Elle lui sert à faire voir quelles ressources il a du côté de l'esprit et du sentiment, et qu'il entend parfaitement la métaphysique du cœur. »

Tel est aussi le jugement que porte de cette Piece des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, où il ajoute que « le suffrage des connoisseurs dut lui tenir lieu des applaudissemens que le Public lui refusa; car elle ne fut jouée que quatre fois. »

Ce fut la célebre Mademoiselle Silvia qui joua le rôle de la Comtesse, dans cette Piece. Cette

charmante Actrice, qui s'appeloit Giannetta-Rosa Benozzi, mais qu'on a plus connue sous le nom de Silvia, étoit née à Toulouse, et vint à Paris, avec la Troupe Italienne que le Régent y avoit attirée en 1716. « Elle joua pendant quarante-deux ans les rôles d'amoureuses, avec la même vivacité, la même finesse et la même illusion, disent encore des Boulmiers et les freres Parfaict. Jamais le Public inconstant ne se refroidit pour elle. Elle jouit des applaudissemens jusqu'au moment de sa mort, et emporta les plus vifs regrets. Elle excelloit sur-tout dans les Pieces de Marivaux, dont elle avoit parfaitement saisi le dialogue fin et spirituel. Un volume suffiroit, à peine, pour contenir tous les éloges, tant en prose qu'en vers, que cette inimitable Actrice a reçus. Elle avoit épousé, en 1720, Joseph Baletti, qui jouoit les amoureux en second, sous le nom de Mario. Elle a eu de ce mariage Antoine-Étienne-Denis Baletti, qui fut reçu, en 1742, pour remplir les rôles de son pere; Louis Baletti, le Danseur, et Jeanne Baletti, qui a été mariée à M. Blondel, Architecte du Roi. Elle mourut, à Paris, en 1759. »

LES EFFETS DU DÉPIT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SCAPIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Scapin à Paris !

SCAPIN.

Oui, ma Reine, depuis deux jours.

COLOMBINE.

Aurois-tu quitté Dorante ?

SCAPIN.

Non pas, que je sache : nous avons fait un bail à vie. Nous sommes ici pour affaires, et nous n'y serons pas long-tems.

COLOMBINE.

Sans doute qu'il viendra rendre visite à ma maîtresse ?

SCAPIN.

Je n'en crois rien. Il n'en a pas été assez bien reçu pour cela... Mais pour moi, qui n'ai point de rancune, et qui prends mes amis comme ils sont, je te pardonne, en te voyant, tes rigueurs passées. Sais-tu que je

ne te trouve point changée depuis deux ans. Même air de coquetterie et de malice, œil fripon, minois appétissant, manieres engageantes. Heureusement nous repartons bientôt. Je serois homme à me rembarquer. Je compte que ne m'ayant point aimé, tu n'aimes encore personne ?

COLOMBINE.

Tu comptes mal ; quand tu partis tu commençois à me plaire.

SCAPIN.

Je me donne au diable si je m'en étois aperçu !

COLOMBINE.

Pous me consoler de ta perte, je me suis laissé aimer par un autre. Cet autre, à la vérité, n'est pas si dégourdi que toi, c'est un garçon d'une jolie figure, bon enfant au possible, et de la meilleure volonté du monde. D'abord il n'osoit me parler ; ce ne fut qu'à ses petites façons que je connus qu'il m'aimoit. Je l'aidai à me le dire : cela le rendit tout autre ; et j'avoue que ses badineries me réjouissent on ne peut pas davantage.

SCAPIN, *à part.*

Il faut que je la paye en même monnoie. (*A Colombine.*) Voilà mon histoire, mot à mot. Mon maître va épouser la fille d'un Gentilhomme de ses voisins. Je me suis attaché à sa femme de chambre : c'est une bonne Picarde, bien naïve, blonde, blanche, grasse ; de dix-huit ans, au plus. Sa simplicité et son jargon la mettent au dessus des soubrettes les plus déliées de Paris.

COLOMBINE.

A la bonne heure... Mais laissons là tes amours. Ne viens-tu pas de me dire que ton maître va se marier ?

SCAPIN, *à part.*

Puisque j'ai commencé à mentir, continuons. (*A Colombine.*) Assurément. Qu'y a-t-il à cela d'extraordinaire ?

COLOMBINE.

Dorante n'aime plus ma maîtresse ?

SCAPIN.

Il a grand tort !

COLOMBINE.

Après cela, fiez-vous aux hommes ! Je voudrois les voir tous pendre, les infideles, les traîtres, les chiens, les misérables ! Oublier ma maîtresse ! m'oublier moi ! Il faut que je vous étrangle, l'un après l'autre !

SCAPIN.

Mais, Mademoiselle Colombine, j'adore votre colere ! Il semble que vous ayiez oublié, vous-même, de quelle façon vous en avez usé avec nous. Trois ans de souffrance d'un côté, trois ans de mépris de l'autre; cela est horrible à imaginer ! Qui diable ne se seroit pas dépité !

COLOMBINE.

Passe pour ton maître ; mais vous, mon petit mignon, il vous convient bien d'avoir du dépit !

SCAPIN.

Un valet judicieux doit imiter son maître en toutes choses. Quand je me rappelle dans quel état nous quittâmes Paris....

COLOMBINE, *l'interrompant.*

Conte-moi un peu cela, pour me faire rire... A propos, Dorante sait-il que ma maîtresse est veuve ?

SCAPIN.

Nous n'avons seulement pas su qu'elle eût été mariée.

COLOMBINE.

Sait-il qu'elle est Comtesse, et qu'elle a trente mille livres de rente ?... Et toi, sais-tu que je suis à mon aise ?

SCAPIN.

Pas le moindre petit mot... Mais à quoi peut monter ton petit fait ?

COLOMBINE.

J'ai des nippes, de l'argent comptant, et trois cens livres de rente ?

SCAPIN.

Des nippes, de l'argent comptant, des rentes... Je te trouve ravissante, et je t'aime plus que jamais.

COLOMBINE.

Cela te rend rêveur ?

SCAPIN.

La maîtresse veuve, riche : la suivante à son aise. Que retournerions-nous faire en Picardie ?

COLOMBINE.

Si tu avois de l'esprit.

SCAPIN.

Je n'en manque pas ; mais mon maître a donné sa parole. (*A part.*) Il faut les piquer au jeu. (*A Colombine.*) Crois-tu que ta maîtresse...

COLOMBINE, *l'interrompant.*

Mon Dieu, ma maîtresse est femme, et je suis bien trompée...

SCAPIN, *l'interrompant à son tour.*

Je t'entends. Peste soit du Gentilhomme Picard et de sa fille ! si elle pouvoit mourir de mort subite !

COLOMBINE.

L'expédient seroit merveilleux ! En attendant, tache d'en trouver un autre.

SCAPIN.

Trente mille livres de rente ! grand sujet de réflexions. On quitteroit pour moins une fille qu'on n'aime gueres et qu'on n'épouse que par dépit... Oui, je te réponds de mon maître.

COLOMBINE.

Si tu nous le ramenes, je me charge de mon côté d'éconduire un Marquis et un Président qui ne nous quittent plus.

SCAPIN.

Et ton nouvel amant, tu l'éconduiras aussi ?

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.... Et la Picarde ?

SCAPIN.

Je l'ai oubliée, autant vaut.

COLOMBINE.

J'entends ma maîtresse ; ne te montre point. Va pressentir Dorante, et reviens me rendre compte de a négociation.

SCAPIN, *à part.*

Dans tout ce que je viens de lui dire je veux être pendu s'il y a un mot de vérité.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, *en deuil*, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

Tu ne devinerois jamais d'où je viens?

COLOMBINE.

Non, Madame; mais il paroît à votre air que vous ne vous êtes point ennuyée?

LA COMTESSE.

Ennuyée! je n'ai jamais eu tant de plaisir.

COLOMBINE.

Quelque dépit qui vous passera par la tête aura bientôt dissipé cette gaieté.

LA COMTESSE.

Non, non, j'ai resolu de ne lui plus donner d'empire sur moi; tu verras. J'ai trouvé chez la bonne Célimene huit ou dix originaux qui m'ont divertie au-delà de tout.

COLOMBINE.

Et depuis quand les ridicules vous amusent-ils?

LA COMTESSE.

C'est un nouveau genre de plaisir que je veux me

faire. Elle étoit seule avec un vieil Abbé, à longue perruque, qui, d'une voix cassée, lui lisoit amoureusement une élégie sur une passion naissante : il a recommençé pour moi. C'étoient des vers pitoyables. J'ai eu la malice de lui faire répéter les endroits qui m'ont paru les plus languissans; je me suis récriée, j'ai loué. Il m'en a promis une copie. Ensuite est arrivé à grand bruit une grosse bourgeoise, affaissée sous le poids de ses diamans, traînant à sa suite une fille, plus que nubile; grande, seche, de mauvaise grace; (Je veux te la peindre) mais d'un air de confiance admirable... Mais, paroît un doucereux qui m'interrompt... Elle a deux cens mille écus : il la trouve charmante. Je l'entendois lui jurer, à la dérobée, qu'elle étoit plus belle que moi; elle le croyoit aussi. Surviennent deux nouveaux mariés. Figure-toi, si tu peux, un dadais, en gants blancs, en habit brodé, qui, d'un air décontenancé, présente à la maîtresse de la maison une agnès, qui sortie la veille du couvent, ne sait pas même faire la réverence, et qui toute enjouée d'avoir de beaux habits, les regarde, pour les faire regarder aux autres.

COLOMBINE.

Fort bien, Madame! fort bien, vous peignez à merveille!

LA COMTESSE.

Un nouvelliste, un plaideur; l'un d'épée, l'autre de robe : deux joueurs de quadrille, faute de lansquenet, augmentent la compagnie. On s'entretient de guerre, de paix, de finances, d'intrigues de quar-

si fort maltraité l'homme du monde qui passe pour avoir le plus de mérite ?

LA COMTESSE.

Pourquoi ? je vais te le dire. Lorsqu'on l'amena au logis, c'étoit le plus étourdi petit homme qu'il y eût en France ; manieres, discours, façon de se mettre, tout gâtoit son esprit et sa figure. Je résolus de le changer : j'en vins à bout ; je le rendis méconnoissable : bientôt on le donna pour modele. Que ce fût reconnoissance ou sympathie de sa part, je crus m'appercevoir qu'il m'aimoit ; il ne me donna pas même le tems d'en douter : je lui dois cette justice ; il s'y prit de façon à toucher toute autre que moi. Mon heure n'étoit pas venue, et j'aurois eu honte qu'on eût dit dans le monde que je profitois de mon ouvrage. Cette fantaisie décida de son sort ; je ne l'aimai point. Trois ans de respects, de soins, de persévérance ne le menerent qu'à la conviction qu'il étoit plus prêt de perdre mon amitié que de gagner mon cœur. Ajoute à cela que mon frere vivoit, que je n'étois pas riche, et que je regardois comme une foiblesse de lui avoir obligation.

COLOMBINE.

Tout autre qui me diroit de vous ce que vous m'en dites, vous-même, je croirois qu'il m'en impose. Quoi ! Madame...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Laisse-là les réflexions. Il fit un dernier effort, qui lui réussit aussi peu que les autres. Le dépit l'emporta. Ses reproches, sa douleur, ses larmes me trouverent inflexible :

inflexible : je le vis partir avec une dureté qui d'abord me flatta ; mais apprends toutes les injustices du cœur d'une femme : je ne l'aimois point, cependant je lui voulus mal de s'être soustrait à ma tyrannie. Je fus outrée de ne pouvoir l'en punir ; je fis plus, je m'en punis moi-même, persuadée que le contre-coup retomberoit sur lui. Je fis courir le bruit que j'allois me marier ; je crus que je le verrois revenir : son silence m'indigna ; je me mariai, en effet... Veuve, au bout de trois mois, je sentis toute mon imprudence ; je l'en accusai, je le haïs. Le tems avoit calmé ces mouvemens ; je commençois à vivre tranquille, le Marquis et le Président m'amusoient, et rien de plus. Je me promettois d'en rester là. Je viens de revoir Dorante ; et quelle que soit la cause de mon trouble, je n'en ai jamais senti de si violent.

COLOMBINE.

Ne seroit-ce point qu'enfin votre cœur voudroit lui rendre justice ?

LA COMTESSE.

Moi, j'aimerois un infidele !

COLOMBINE.

L'amour, plus fort que son dépit, vous le ramene peut-être.

LA COMTESSE.

Il m'a rendue ingrate, il m'a quittée ; qu'il ne songe plus à moi, c'est tout ce que je lui demande.

COLOMBINE.

Eh ! bien, Madame, vous aurez peut-être contentement. Qui vous dit qu'il n'est pas guéri ?

garde à vous, Eliante: vous avez de l'esprit, de la jeunesse, de la beauté; cependant vous êtes telle qu'il faut être pour faire un ingrat. Parler, agir, aimer de bonne foi; il n'en faut pas davantage pour être trahie. Les hommes veulent qu'on leur ressemble; il faut avoir leurs défauts pour leur plaire et pour les attacher.

ELIANTE.

J'ai fait toutes ces réflexions avant de prendre mon parti: peut-être même entre-t-il plus de raison que d'amour dans le choix que j'ai fait; vous en allez juger. Je sais tous les soins que vous a rendus le Marquis, tant qu'il a pu espérer de vous plaire; j'ai été la premiere à fortifier sa passion: ce sont mes conseils qui le retiennent dans vos fers, depuis plus de six mois; mais enfin, persuadé de votre indifférence, il est venu m'offrir son cœur et sa main: vous n'avez voulu ni de l'un, ni de l'autre. Cependant j'ai cru qu'il étoit de mon amitié de vous demander votre aveu: me cédez-vous vos droits sur lui? Cette union ne troublera-t-elle point la nôtre? Vous êtes encore la maîtresse de son sort, et je suis également disposée à vous le renvoyer, ou à le recevoir de vous.

LA COMTESSE.

Vous êtes trop bonne, Eliante: votre procédé ne m'étonne pas, j'y reconnois votre caractere; vous devez aussi me connoître. Le bonheur de mes amies m'est cher: je prends au vôtre la part la plus tendre. J'irai chez vous vous en marquer ma joie.

ELIANTE.

J'ai encore quelques visites à faire, je vous quitte.

LA COMTESSE.

Je ne vous retiens pas.

(*Eliante sort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, *seule.*

Est-ce pour m'insulter qu'Eliante vient m'apprendre qu'elle m'enleve un amant ? Croit-elle que sa perte m'afflige ?... Oui, elle le croit. Je n'aime point le Marquis, je le sens bien, je ne l'aime point ; mais je ne veux pas qu'il m'échappe... Eliante, ne triomphez point encore ; il ne m'en coûtera qu'un mot pour faire évanouir toutes vos espérances... Mais le dirai-je ce mot ? Oui, ma gloire y est intéressée. Faisons par dépit ce que je n'ai point voulu faire par amour... Dorante, n'entre-t-il pour rien dans cette nouvelle extravagance ?.... Que m'importe ? (*Appelant.*) Colombine.

SCENE VI.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Envoie un laquais chez le Marquis, lui dire que, toute affaire cessante, il vienne me parler.

COLOMBINE, *voyant entrer le Marquis.*

Il a deviné votre intention; le voici.

LA COMTESSE.

Tu ne prévois pas ce qui va se passer entre nous?

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

J'ALLOIS envoyer chez vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Serois-je assez heureux, Madame, pour vous être bon à quelque chose? Ce bonheur-là me seroit nouveau!

LA COMTESSE.

Sans entrer en explication sur le passé, sans vous dire si je ne vous ai point aimé, ou si je vous ai caché que je vous aimois, parlez-moi à cœur ouvert; ma conduite avec vous ne vous a-t-elle point changé pour moi? Êtes-vous encore le même? Ma main est le prix de l'aveu que je vous demande; je n'y mets qu'une condition: aujourd'hui votre femme, demain je veux partir pour votre Terre... Vous hésitez à me répondre! vous ne m'aimez donc plus?

LE MARQUIS.

Je ne vous aime plus, Madame?... Plût au Ciel!... Mais vous-même, n'est-ce point un piége que vous me tendez? Accoutumé à vos rigueurs, puis-je me fier à un changement si favorable? Vous m'aimeriez! Non, Madame, je ne suis pas né pour ce bonheur-là. Quel que soit ma passion, quelques violens que soient mes desirs ils ne s'élevent pas si haut!

LA COMTESSE.

Est-il donc si étonnant, Monsieur, que je rende justice à votre mérite?

LE MARQUIS.

C'étoit à mon amour que vous deviez la rendre, et non pas le réduire au désespoir. Quand je pouvois profiter de vos bontés vous me les avez refusées; ne me les offrez-vous que quand vous savez qu'elles ne peuvent plus tomber sur moi?

LA COMTESSE.

Quel est ce langage! qu'en dois-je attendre?

COLOMBINE, *bas, à la Comtesse.*

Madame, c'est donc tout de bon ?

LA COMTESSE, *bas.*

Tais-toi.

LE MARQUIS.

Que j'ai porté à une autre un cœur dont vous n'avez point voulu. Jugez entre vous et moi : avois-je assez fait pour mériter le vôtre ?

LA COMTESSE.

Je ne comptois pas m'attirer un refus.

LE MARQUIS.

Que vous connoissez bien votre pouvoir sur moi ! Vous ne cherchez qu'à m'éprouver. Si je reviens à vous, vous m'accablerez de nouvelles rigueurs. Eh ! bien, Madame, satisfaites-vous.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, conservez-vous à Eliante. Je loue vos sentimens pour elle. Je pourrois seulement vous dire que je méritois que vous me consultassiez avant de vous y livrer. Quand vous rend-elle heureux ? l'épousez-vous demain ?

LE MARQUIS.

Cessez vos plaisanteries. Le dépit m'a mené à Eliante, l'amour me ramene à vous. Jouissez de votre triomphe. Qu'il me soit permis de vous aimer ; je n'en veux pas davantage.

LA COMTESSE.

Marquis, vous avez pu changer une fois, vous pourriez changer encore. Croyez-moi, remplissons notre destinée ; plaignons-nous l'un et l'autre, vous

de mes rigueurs passées, moi de votre infidélité présente. Vous aurez sur moi cet avantage que vous allez être heureux, et que vous ne me laissez que le regret de votre perte.

LE MARQUIS.

Je ne pénetre point dans ce qu'il y a de cruel, ou de flateur dans votre discours; mais enfin, Madame, je vais rompre avec Eliante, et vous rapporter un cœur si pénétré de repentir, si passionné que, si vous n'êtes pas la plus ingrate personne du monde, vous en serez touchée.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

COLOMBINE, laisse-moi.

(*Colombine sort.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, *seule.*

POURQUOI rengager le Marquis ? que voulois-je faire de son cœur ? que ne le laissois-je à Eliante ?... Quelle est ma bizarrerie ! je n'aime point ce qui est à moi ; je regrette ce qui m'échappe : le dépit se mêle dans tous mes sentimens, dans toutes mes actions. L'amour, tout cruel qu'on nous le dépeint, me rendroit moins malheureuse... Mais je vois le Président : il se sentira de ma mauvaise humeur.

SCENE X.

LE PRÉSIDENT, LA COMTESSE.

LE PRÉSIDENT.

IL est heureux de vous trouver seule, Madame !

LA COMTESSE.

A votre air embarrassé, je gage que vous m'allez parler de votre passion ?

LE PRÉSIDENT.

Peut-on parler que de ce que l'on sent ?

LA COMTESSE.

Il y a long-tems que je vous prie de changer de discours ; vous n'avez pas voulu me croire. Quand je

vous ai dit que vous ne feriez jamais d'impression sur mon cœur, vous vous êtes imaginé que je n'étois pas sincere, et qu'à force de dire à une femme qu'on l'aime, on vient à s'en faire aimer. Point du tout, on l'ennuie, on l'impatiente, et on la fait passer de l'indifférence à la haine.

LE PRÉSIDENT.

Vos duretés n'ont rien qui me surprenne ; mais vous n'avez point de mérite à m'en accabler : je m'y livre de trop bonne grace pour que vous puissiez vous en applaudir.

LA COMTESSE.

Toujours des plaintes et des reproches ? excellent moyen pour plaire ! Voulez-vous que je vous donne un bon conseil ? Je ne vous aime point, je ne vous aimerai jamais ; conformez-vous à mes sentimens, réduisez-vous à l'amitié.

LE PRÉSIDENT.

Mon cœur ne sauroit passer de l'amour à l'amitié.

LA COMTESSE.

Et le mien ne sauroit passer de l'amitié à l'amour. Sur ce pied-là, ne nous voyons plus.

LE PRÉSIDENT.

J'aime encore mieux ne vous plus voir que de cesser de vous aimer.

LA COMTESSE.

Vous pouvez choisir, je vous en laisse le maître.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! Madame, si je l'étois, je ne m'exposerois pas plus long-tems à vos mépris.

LA COMTESSE.

Pour le coup, vous m'impatientez ! Vous m'aimez ; allons, je le veux : donc si je ne vous aime pas, je vous méprise ? A ce compte-là, je méprise tous les hommes ; car je n'en sache aucun qui me soit plus cher l'un que l'autre. Adieu, Monsieur ; je vous souhaite le bon soir. J'ai quelques affaires ; si vous revenez, revenez plus raisonnable.

LE PRÉSIDENT.

Je ne reviendrai de ma vie. Il faudroit que je fusse un grand lâche, si le dépit ne me garantissoit pas.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

MAIS, serois-je fâchée de l'avoir si maltraité ? Non, celui-là ne me touche ni en bien, ni en mal.

COLOMBINE.

Scapin, valet de Dorante, est là. Il vient savoir de la part de son maître s'il ne vous incommodera point.

LA COMTESSE.

Non, je ne veux pas le voir ; dis-lui que je vais sortir.

sortir... Allons... (*A part.*) Si je refuse de le recevoir, il s'imaginera que j'ai des raisons de l'éviter, que je le crains. Je veux lui montrer que si son inconstance m'a causé quelque dépit, ce n'a été qu'un mouvement... (*A Colombine.*) Il peut venir... Mais, Colombine, s'il m'aime encore, je ne dois point lui parler, si je lui suis indifférente, je le dois encore moins. Quelle pourra être notre conversation ?

COLOMBINE.

De pure civilité.

LA COMTESSE.

Non, je sens qu'il ne m'aime plus, et je sens, en même tems, que j'en suis piquée; sa vue m'aigrit: je lui dirai des choses fâcheuses... Cependant je ne veux pas qu'il croie que je suis insensible à son mauvais procédé. Dis-moi, ne puis-je pas lui en faire des reproches sans conséquence ?

COLOMBINE.

Assurément. Vous ne risquez rien. Je vais lui faire dire qu'il peut venir ?

LA COMTESSE.

Comme tu voudras. S'il vient, tu m'avertiras; s'il ne vient pas, j'en suis toute consolée.

(*Elle sort.*)

COLOMBINE.

Il pourroit bien en être de même du Marquis, et du joli garçon. Mais, fais une chose ; car avec de certains esprits il faut tout mettre en œuvre. Conseille à Dorante de lui laisser croire qu'on lui rend autre part la justice qu'elle lui a refusée, et qu'il ne tient qu'à lui de n'être pas malheureux.... Va donc le chercher.

SCAPIN.

Tout ceci, je crois, n'ira point à bonne fin ; mais que nos maîtres se raccommodent ou non, ce sont leurs affaires : la mienne, à moi, est de m'assurer de ton cœur : promets-moi, et me tiens parole, que tu seras à moi.

COLOMBINE.

Laissons-les nous donner l'exemple.... Mais tu ne songes pas que Dorante t'attend ?

SCAPIN.

Sais-tu ce qui en est ? Il se doute que je cause avec toi : il s'impatiente, et viendra lui-même chercher sa réponse.... (*Voyant entrer Dorante.*) Ne t'avois-je pas bien dit ? le voici.

COLOMBINE.

Mon Dieu ! qu'il est agité !

SCENE XIV.

DORANTE, COLOMBINE, SCAPIN.

COLOMBINE.

MONSIEUR, je suis charmée de vous revoir ; s'il n'avoit tenu qu'à moi, vous ne nous auriez jamais quittées.

DORANTE.

Je sais, ma chere Colombine, tout ce que je te dois ; tu peux être sûre de ma reconnoissance.

COLOMBINE.

Par malheur, mes bonnes intentions ne vous ont pas servi à grand' chose.

DORANTE.

Qu'a fait ta maîtresse depuis mon départ ?

COLOMBINE.

Elle a été fâchée, sans le dire ; elle s'est mariée, sans le vouloir ; elle est veuve, sans en sentir le plaisir ; elle écoute des soupirans, sans se soucier d'eux ; elle est riche, plus belle et plus vive que jamais ; mais une qualité que vous ne lui connoissez pas, et qui la domine souverainement, c'est le dépit. Oh ! ma foi ! on peut dire qu'elle en met par-tout : vous en allez juger ; je vais l'avertir que vous êtes-là.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

DORANTE, SCAPIN.

DORANTE.

Scapin.

SCAPIN.

Monsieur.

DORANTE.

J'ai envie de ne point revoir la Comtesse.

SCAPIN.

Vous vous en avisez un peu tard !

DORANTE.

Allons, suis-moi : il vaut mieux l'éviter que de m'exposer encore à ses injustices. Je ne pourrois m'empêcher de la quereller ; et, malgré tout mon dépit, je la respecte encore.

SCAPIN.

Voilà un retour auquel je ne m'attendois pas !

DORANTE.

Trois ans de soins n'ont pu la toucher, deux ans d'absence suffisent à peine pour me guérir. Quand je crois l'avoir oubliée, des affaires me ramenent à Paris. D'abord je la vois sans émotion, du moins, je me le persuade ; j'apprends qu'elle s'est mariée : voilà où m'attendoit le démon qui me persécute ! ce qui devoit blesser ma délicatesse, ce qui devoit me ré-

volter, c'est précisément ce qui me fait sentir que je n'ai jamais cessé de l'aimer!

SCAPIN.

Ma foi! Monsieur, au mariage près, je suis dans le même cas avec Colombine.

DORANTE.

Ce n'est point assez : je trouve le Marquis moins empressé à me féliciter sur mon retour qu'à se féliciter lui-même. « Dorante, me dit-il, en m'embrassant, tu vois, en moi, le plus heureux de tous les » hommes. La Comtesse s'est rendue; je l'épouse de» main. Que je suis aise de t'avoir pour témoin de mon » bonheur! » Là-dessus, il me quitte, et me laisse immobile, accablé, désespéré... Conçois-tu rien de pareil à ma destinée?

SCAPIN.

Je savois tout cela; mais Colombine, qui me l'a appris, m'a dit qu'elle ne croyoit pas que ce fût tout de bon. Que savez-vous, en effet, si ce n'est pas une adresse pour vous réchauffer? Il est aisé de vous en éclaircir. Affectez auprès d'elle un air tranquille; parlez en homme dégagé : qui diable connoît le cœur d'une femme? Il y a tant de chemins qui y conduisent! Telle se rend à la premiere apparence d'infidélité qui auroit résisté toute sa vie à la constance la plus marquée.

DORANTE.

Je ne sais point feindre, je ne sais qu'aimer. Mon parti est pris; je veux la voir, la gronder, partir, et n'y plus songer.... Mais, Scapin, cependant, le

Marquis l'épousera.... Pourvu que je n'en voie rien, que m'importe ? (*Il va pour sortir.*)

SCAPIN, *l'arrêtant.*

Où courez-vous si vîte ?

DORANTE.

Chercher le Marquis, me battre avec lui, le tuer, et mander à la Comtesse que, si je ne sais point plaire, je sais du moins me venger : elle verra que le dépit n'est pas fait pour elle seule !

SCAPIN, *voyant entrer la Comtesse.*

Monsieur, vous n'aurez pas le tems de faire tout cela, car je l'aperçois.

DORANTE.

Quel ton prendrai-je avec elle ?

SCENE XVI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, DORANTE, SCAPIN.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

DORANTE, vous traitez durement vos amis ! être deux ans sans les voir, et sans leur donner de vos nouvelles ; cela n'est pas bien !

DORANTE.

Avouez, Madame, que ma vue et mon souvenir sont choses trop indifférentes pour mériter votre attention ? (*Bas, à Scapin.*) Scapin, ai-je l'air bien tranquille ?

SCAPIN, *bas.*

Ma foi ! non.

LA COMTESSE, *bas, à Colombine.*

Colombine, je ne m'attendois pas à cette froideur... (*A Dorante.*) Peut-on vous demander, Monsieur, ce qui vous amene à Paris ? Ne serois je point assez heureuse pour pouvoir vous y rendre service ?

DORANTE.

J'y suis venu régler quelques affaires, et, très-à-propos, Madame, pour vous faire compliment sur votre nouveau mariage (*A Scapin.*) Cela est il bien ?

SCAPIN, *bas.*

Un peu plus mal.

LA COMTESSE.

Sur mon mariage! et qui vous a dit que j'allois me remarier ?

DORANTE.

Le Marquis, lui-même.

LA COMTESSE.

C'est un étourdi ; il n'en est rien.

SCAPIN, *bas, à Dorante.*

Monsieur, elle prend feu, nos affaires iront bien... (*A la Comtesse.*) Madame, vous pouvez rendre à mon maître compliment pour compliment : il va aussi se marier.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Je vous en félicite, de tout mon cœur! La personne est, sans doute, aimable ?

SCAPIN.

C'est la plus jolie personne de toute la Picardie.

DORANTE, *bas, à Scapin*

De quoi diable t'avises-tu ?... (*A la Comtesse.*) Madame, il ne sait ce qu'il dit.

LA COMTESSE.

A quoi bon vous en défendre .. (*Bas, à Colombine.*) Colombine, je suis au désespoir !

DORANTE, *bas, à Scapin.*

Scapin, tu m'as perdu dans son esprit !

SCENE XVII.

UN LAQUAIS, LA COMTESSE, DORANTE, COLOMBINE, SCAPIN.

LE LAQUAIS, *à la Comtesse.*

MADAME, Monsieur le Marquis vous demande... Il est entré ; le voilà.

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, DORANTE, COLOMBINE, SCAPIN.

LA COMTESSE, *à part.*

QU'IL vient mal-à-propos !

DORANTE.

Que fais-je encore ici, Madame ?

LA COMTESSE.

Attendez, Dorante; j'ai quelques choses à vous dire.

COLOMBINE, *à Dorante.*

Restez donc, Monsieur.... (*A Scapin.*) Scapin, retiens-le.

SCENE XIX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, DORANTE, COLOMBINE, SCAPIN.

Le Marquis, d'un air empressé, veut parler bas à la Comtesse.)

LA COMTESSE, *au Marquis.*

PARLEZ haut, Marquis; Dorante n'est pas de trop.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

Je ne te voyois pas : je suis bien aise de te trouver ici. Je viens de rompre avec Eliante; elle m'a rendu ma parole, de la meilleure grace du monde.... (*A la Comtesse.*) Ne m'allez-vous pas tenir la vôtre? (*A Dorante.*) Que dis-tu de ma bonne fortune?

DORANTE.

Je loue le choix de l'un et de l'autre!

COLOMBINE, *à la Comtesse.*

Voyez-vous la douleur de Dorante?

LA COMTESSE.

Non, Colombine, il n'est point fâché.

DORANTE, *à part.*

Je creve de dépit!

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Mes équipages sont prêts; nous partirons quand vous l'ordonnerez.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Dorante, nous allons être voisins; nous nous verrons?

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.... (*A la Comtesse.*) Adieu, Madame!

LE MARQUIS.

Non, non, tu ne t'en iras point. Je veux que tu sois de ma noce.

LA COMTESSE.

Marquis... (*A Colombine.*) Colombine, Dorante change de visage; m'aimeroit-il encore?

LE MARQUIS.

Achevez, Madame, achevez de mettre le comble à mon bonheur.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes trop pressé, Monsieur, de manquer de foi à Eliante.

LE MARQUIS.

Je n'ai que suivi vos ordres.

LA COMTESSE.

Il falloit mieux me connoître, et ne pas prendre pour de l'amour un simple mouvement de dépit, qui n'a plus subsisté quand j'ai cessé de vous voir.

SCAPIN,

SCAPIN, *à part.*

'oilà trois personnes bien à leur aise!

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Quoi ! Madame?....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Treve, je vous prie, de reproches; ils ne serviront à n.

LE MARQUIS.

'oue-t-on de la sorte un homme comme moi? Un océdé si bizarre mérite....

DORANTE, *l'interrompant.*

Je t'offre de t'en faire raison.

LE MARQUIS.

Quand tu voudras. Est-ce à toi que l'on me sacrifie? croyois que tu ne l'aimois plus.

DORANTE.

Je n'ai point de compte à te rendre.

(*Le Marquis sort.*)

SCENE XX et derniere.

A COMTESSE, DORANTE, COLOMBINE, SCAPIN.

SCAPIN, *à Dorante.*

GRACES au Ciel, nous en voilà délivrés.

DORANTE.

Scapin, elle ne m'en aime pas davantage.

D

LA COMTESSE.

Dorante, vous êtes trop généreux : je sens tout le prix de ce que vous faites pour moi.

DORANTE.

Dites plutôt, Madame, que je ne m'acquitterai jamais de ce que je vous dois. Si j'ai quelque réputation dans le monde, j'ose le dire, si j'ai quelques vertus, c'est votre ouvrage. Vous n'avez point répondu à ma passion ; je n'en étois pas digne : vos rigueurs n'ont dû rien prendre sur ma reconnoissance.

LA COMTESSE.

Ne rappélons point un souvenir fâcheux. Je ne vous ai point aimé, Dorante, je vous l'avoue, plutôt cependant par délicatesse, que faute de sentiment : j'en ai été la victime, je vous ai perdu. Je me suis mariée, par dépit, et sans avoir senti les douceurs de l'amour, vous m'en avez fait éprouver toutes les amertumes Cet aveu ne me justifie pas, je le sais ; mais pourquoi vous parler de mes torts avec vous ? Une autre vous console de la perte d'un cœur auquel vous avez cessé de prétendre, (je me rends justice) d'un cœur qui n'est plus digne de vous.

DORANTE.

Je ne vous cache point, Madame, qu'agité du dépit le plus violent, j'ai tout employé pour vous oublier. Mon imagination ne vous présentoit plus à moi que sous les traits d'une ingrate : vos charmes ne vous défendoient plus que foiblement dans mon cœur. Je me suis cru guéri : je m'en suis flatté ; mais je n'ai

jamais cherché dans d'autres fers un bonheur que je n'avois pu trouver dans les vôtres.

LA COMTESSE.

Dorante, il n'est donc pas vrai que vous alliez vous marier?

DORANTE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Ah! que vous augmentez mon repentir!

DORANTE.

Et que votre vue augmente ma foiblesse! Vais-je encore vous aimer inutilement? Garantissez-moi, par de nouvelles rigueurs, du danger qui me menace!

LA COMTESSE.

Vous ne les craignez plus.

DORANTE.

Je ne sens que trop que je suis né pour vous aimer: je croyois, il n'y a qu'un moment, que je ne vous aimois plus; mon dépit me séduisoit, et j'ai senti à la vue du Marquis que vous m'étiez plus chere que jamais.

LA COMTESSE.

Et moi, Dorante, et moi, en apprenant votre infidélité apparente, j'ai éprouvé que si je ne vous aimois pas encore, j'étois, du moins, capable de mourir de douleur de n'être plus aimée de vous.

DORANTE.

N'est-ce point encore là du dépit?

LA COMTESSE.

Non, Dorante.

DORANTE.

Est-ce de l'amour ?

LA COMTESSE.

C'est, du moins, quelque chose dont vous ne devez pas vous plaindre.

DORANTE.

En demeurez-vous-là, Madame ?

LA COMTESSE.

Dorante, vous l'emportez. Allons rendre à l'Amour deux cœurs que le dépit lui avoit enlevés.

SCAPIN, *à Colombine.*

Et nous, Colombine, allons en faire autant. (*Au Public.*) Messieurs, vous vous éloignez souvent de nous : pourrions nous nous flater que ce n'est que par un effet de dépit, et qu'au fonds vous ne nous en aimez pas moins ?

FIN.

LES AMANS RÉUNIS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR DE BEAUCHAMPS;

Représentée par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 26 Novembre 1727.

PERSONNAGES.

LÉLIO.

LÉONOR.

ORONTE, ami de Lélio.

VALERE, amant de Léonor.

COLOMBINE, suivante de Léonor.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

SCAPIN, valet de Valere.

La Scene est à Paris.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

ADRESSÉE A M. LE DUC

D'ALINCOURT.

LES AMANS RÉUNIS vous doivent un hommage :
C'est vous qui de leur sort avez seul décidé ;
Toute leur gloire est votre ouvrage.
Ils vous ont plu, SEIGNEUR ; sûrs de votre suffrage
Ils n'ont plus rien appréhendé.
En m'écartant de la route ordinaire
Je me paroissois téméraire,
Et mes foibles talens suspendoient mon espoir ;
Mais le Parterre m'a fait voir
Qu'un Ouvrage lui plaît quand il a su vous plaire....
Un goût exquis, un goût digne des tems heureux
D'Auguste et de Louis, de la délicatesse,
Un cœur sensible et généreux,
De la raison, de la justesse....
Objets qui vous offrez tous ensemble à mes yeux !
Objets flatteurs ! ma Muse, éblouie et charmée,

Vous destine ses chants les plus mélodieux;
Mais, quelque soit l'ardeur dont elle est animée,
Elle retient son zele ambitieux,
Pour écouter la Renommée....
L'austere vérité ne pourroit qu'avouer
Les sons que formeroit ma Lyre;
Mais, SEIGNEUR, je résiste au beau feu qui m'inspire:
Je vous dois trop pour vous louer.

SUJET
DES AMANS RÉUNIS.

LÉLIO ayant peu de fortune, dans sa jeunesse, a contracté un mariage clandestin avec Hortense; mais il a perdu son épouse, qui, en mourant, lui a donné une fille, nommée Léonor. Les parens d'Hortense ont poursuivi Lélio. Il a été obligé de fuir, et il a confié Léonor aux soins d'un domestique fidele, en lui ordonnant de l'élever, au fond d'une Province, sans lui faire connoître sa naissance. Après quinze ans de persécutions, Lélio les a vues enfin cesser. Il est devenu riche, par un héritage, et il est allé redemander Léonor à celui entre les mains duquel il l'avoit laissée. Il l'a amenée à Paris, où elle loge, dans la même maison que lui, sans qu'il se soit encore fait connoître pour son pere. Mais un jeune Officier, nommé Valere, qui a passé quelque tems, avec son Régiment, dans le lieu

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES AMANS RÉUNIS.

« ON n'a gueres vu de Pieces au Théatre Italien du ton de celle-ci, dit l'Auteur du *Mercure*, de Décembre 1727. Avec la bienséance et les mœurs qui y regnent, par-tout, elle est pleine d'esprit et de sentimens, et d'un si grand intérêt que les Spectateurs y sont attendris. Elle a été parfaitement bien jouée ; les principaux rôles en étant remplis par Lélio, Thomassin et Mademoiselle Silvia. »

C'est là le jugement que porte aussi de cette Piece des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, où il ajoute « qu'elle eut quinze représentations dans sa nouveauté, très-suivies et très-applaudies. »

LES AMANS RÉUNIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, *seul.*

QU'UN maître est malheureux de s'en rapporter à ses valets! Le mien, parti en poste, depuis quatre jours, pour faire trente lieues, n'est point encore de retour. Le traître sait pourtant que j'aime, et que mon bonheur dépend des nouvelles qu'il doit m'apporter. Il ne revient point. Qui peut l'arrêter? Je chasserai ce coquin-là... (*Regardant au loin, et croyant l'appercevoir.*) Scapin?... Ce n'est pas lui. Je brûle, je meurs... Belle Léonor, que je me reproche de n'être point allé moi-même où vous êtes! Ne m'en imputez point la faute: un sentiment de délicatesse m'a privé du plaisir de vous voir, et me jette dans l'impatience la plus affreuse!

SCENE II.

SCAPIN, *en bottes*, VALERE.

VALERE.

AH ! c'est toi misérable ! D'où viens-tu ?

SCAPIN.

D'où vous m'avez envoyé.

VALERE.

Quoi ! bourreau, il te faut quatre jours ?

SCAPIN.

Oh ! Monsieur, s'il vous plaît, point d'emportement. Je ne sais répondre qu'aux questions qu'on me fait de sang froid.

VALERE.

As-tu trouvé Léonor ? lui as-tu parlé ? lui as-tu donné ma lettre ? m'a-t-elle fait réponse ?

SCAPIN.

Rien de tout cela.

VALERE.

Rien de tout cela ? Sais-tu bien que si je me fâche, j'échaufferai ce maudit flegme ? Veux-tu bien parler ?

SCAPIN.

Vous ne m'en donnez pas le tems.

VALERE, *à part.*

Tâchons de nous modérer... (*A Scapin.*) Je t'écoute.

SCAPIN.

Dieu soit loué. Je partis, si je ne me trompe....

attendez, oui, le compte est juste, je partis lundi dernier, à jeun.

VALERE.

Eh ! que m'importe ? Qu'as-tu fait ?

SCAPIN.

Si vous m'interrompez, vous me brouillerez, et je ne vous réponds plus de la narration. Pour abréger, me voilà à Paris, et voilà votre lettre.

VALERE.

Ma lettre !

SCAPIN.

Oui, Monsieur, et telle que vous me l'avez remise. Je savois ce qu'il y a dedans, j'ai cru inutile de la lire. Or donc, pendant que j'ai encore les faits présens, je vais vous faire de mon voyage un récit exact, mais bref. J'allai vîte, j'arrivai sur les quatre heures ; las ou non, c'est une circonstance qui ne regarde que moi ; je vous en fais grace. Vous croyez peut-être que j'allai grossiérement descendre à la porte du pere de Léonor ? Non, Monsieur, je n'avois garde ! je suis trop rigide observateur des bienséances ; je mis pied à terre dans un cabaret, vis-à-vis la maison où j'avois à faire. Je prenois langue, en me rafraîchissant, lorsqu'une bonne femme vint s'y désaltérer. « Je crois, Dieu me pardonne, dit-elle, en me » regardant, que c'est-là le gouverneur de cet honnête » Gentilhomme qui étoit ici l'automne dernier.... » Vous voyez que la sagesse et la bonne mine brillent dans la Province ?

VALERE.

Eh ! finis.

SCAPIN.

Je vous avois bien dit que vous me troubleriez... Où en étois-je ?

VALERE.

Tu me parlois d'une vieille femme.

SCAPIN.

Je me remets.... « Le Ciel vous conserve, et lui aussi, » continua-t-elle, d'un ton doux : je n'oublierai ja- » mais les deux louis qu'il me donna si généreuse- » ment, pour dire à Léonor qu'il la trouvoit la plus » belle personne de notre ville.... A propos de Léonor, » croyez-vous que votre maître songe à elle ?.... » Eh ! mais, lui dis-je, je crois qu'oui.... « Tant pis, reprit- » elle, car je ne puis plus lui rendre service. »

VALERE.

Quoi ! c'étoit la servante du pere de Léonor ?

SCAPIN.

Est-ce que vous ne l'avez pas deviné du premier mot ?

VALERE.

Poursuis.

SCAPIN.

Comment ! lui dis-je, est-ce que moyennant deux autres louis, quatre même, s'il le faut, vous ne voudriez pas lui rendre une lettre de Monsieur Valere ? « Hélas ! me répondit-elle, je ne demanderois pas » mieux : j'aime à faire plaisir ; mais. .. » Que veut dire ce mais, l'interrompis-je, tout surpris ? « Il veut » dire que Léonor n'est plus ici, et que je ne sais ce

» qu'elle est devenue. La pauvre enfant! je la regretterai toute ma vie. Il y a environ trois mois qu'un » homme, entre deux âges, vint au logis : il avoit » un carrosse à six chevaux, et grand nombre de valets. Il demanda à parler au pere de Léonor. Après » un quart-d'heure d'entretien, on la fit venir. Léonor, » lui dit ce Monsieur, prenez congé de vos parens, et » me suivez. Comme elle s'attendrissoit, il la prit par » la main, et la fit monter en carrosse. Les bonnes » gens pleuroient; je pleurois aussi.... » Alors elle se prit à pleurer de plus belle. Cela étoit fort touchant!... Enfin tout ce que j'en pus tirer, c'est que l'inconnu avoit pris le chemin de Paris. Là-dessus, n'ayant rien de bon à vous dire, j'allai voir mes anciennes connoissances; je dînai chez l'une, je soupai chez l'autre, et je suis revenu tout à mon aise. Je n'en sais pas davantage.

VALERE.

Léonor est au pouvoir d'un rival!

SCAPIN.

Cela pourroit bien être.

VALERE.

Je la perds pour jamais!

SCAPIN.

Il faut faire une autre maîtresse; je n'y vois que ce remede.

VALERE.

Je la perds! et dans quel tems! lorsque, plus tendre, plus passionné que jamais, je n'imagine d'autre bonheur que celui d'en être aimé, lorsque j'allois de-

mander à mon pere la permission de l'épouser. Scapin, j'aurois tout forcé pour l'obtenir : il ne me l'eût point refusée.

SCAPIN.

Monsieur, il vient de vous échapper, dans votre enthousiasme amoureux, certain mot d'épouser qui m'a choqué l'oreille : vous aurez pour agréable de le retrancher.

VALERE.

Oui, Scapin, je l'aurois épousée.

SCAPIN.

Mais vous ne songez pas que Léonor n'étoit point d'une condition....

VALERE, *l'interrompant.*

Son mérite et sa beauté réparent l'injustice de sa naissance. C'étoit la moindre chose que je fisse la fortune de la seule personne qui pouvoit faire mon bonheur.

SCAPIN.

Sur ce pied-là je ne suis plus si fâché qu'elle soit perdue.

VALERE.

Qu'elle soit perdue !.... (*A part.*) Quoi ! Léonor, je ne vous verrois plus !.... (*A Scapin.*) Scapin, il faut la retrouver : cherche, demande, écoute, interroge, cours, vole, mets tout en usage pour réussir ; songe qu'il y va de ma vie.

SCAPIN.

Belle commission !

VALERE.

L'amour me la rendra.... Si elle est à Paris, on ne

pourra l'y cacher long-tems; sa beauté la décélera. Quelque part qu'elle soit, je connois son cœur, elle est aussi malheureuse que moi.

SCAPIN.

Je n'en voudrois pas jurer.... Mais j'aperçois Monsieur votre pere, avec Monsieur Lélio; voulez-vous leur parler ?

VALÈRE.

Suis-moi.

(*Il sort, avec Scapin.*)

SCENE III.

LÉLIO, ORONTE.

ORONTE.

Un ancien a grande raison de dire: « Si ton ami devient amoureux, ne compte plus sur lui. »

LÉLIO.

Cet ancien peut n'avoir pas tort. A l'application.

ORONTE.

Que c'est de vous qu'il a parlé. Je vous croyois guéri par vos premieres aventures: il vous en avoit, ce semble, assez coûté pour être sage ?

LÉLIO.

Je ne vous entends pas.

ORONTE.

Il faut s'expliquer plus clairement. Que faites-vous

renfermé dans votre maison, depuis trois mois, sans vous laisser voir à personne?

LÉLIO.

J'y suis retenu pour des affaires sérieuses.

ORONTE.

Vous y êtes occupé à faire l'amour.

LÉLIO.

Moi?

ORONTE.

Oui, vous. La personne est jolie; mais il ne vous sied point, à votre âge, de garder chez vous une jeune fille.

LÉLIO.

J'ai chez moi une jeune fille? Et qui vous l'a dit?

ORONTE.

Je l'ai vue, Lélio, je l'ai vue.

LÉLIO.

Et j'en suis amoureux? Plaisante conclusion!

ORONTE, *ironiquement.*

Eh! non, vous lui montrez la Philosophie!

LÉLIO.

Je croyois être mieux connu de vous; mais, puisque vous me soupçonnez, je veux vous tirer d'erreur. Vous êtes assez mon ami pour que je vous confie mon secret sans condition. Vous pouvez vous souvenir qu'autrefois j'eus le bonheur de plaire à une personne de qualité? Nos naissances étoient égales, nos fortunes ne l'étoient pas. Cette différence nous attira la plus vive persécution. Les obstacles qu'on opposoit à mon bonheur ne servirent qu'à l'avancer. Hortense consentit à un

mariage secret. L'amour faisoit notre félicité, l'amour la détruisit. On nous éclairoit de si près qu'elle ne put cacher son état. Ses parens ne garderent plus de mesures ; ils obtinrent un ordre pour me faire arrêter : je n'eus que le tems de me dérober à leur fureur. Hortense vouloit me suivre ; accablée de douleur, elle mit au monde une fille qui lui coûta la vie. Je confiai ce malheureux enfant à un vieux domestique dont j'étois sûr, et je partis.

ORONTE.

Je n'étois point alors en France, et je n'avois appris tout cela que confusément.

LÉLIO.

Les choses changerent de face ; mes ennemis étoient morts, ou apaisés. Un oncle m'avoit laissé de gros biens. Je vins les recueillir, après un exil de quinze ans. Mon premier soin, à mon retour, fut de m'informer de la destinée de ma fille. L'homme à qui je l'avois remise s'étoit retiré en Province. J'avois ordonné qu'on lui cachât sa naissance, et qu'on l'élevât simplement. J'ai été bien servi : je l'ai trouvée grande, bien faite ; mais modeste. C'est elle qui est chez moi. Jugez à présent si vos soupçons étoient bien fondés ?

ORONTE.

Mais aussi, pourquoi me faire ce mystere, et ne m'avoir pas dit qu'elle étoit votre fille ?

LÉLIO.

Elle ne le sait point encore elle-même. J'ai voulu l'accoutumer, par degrés, au changement de sa fortune, lui former le cœur et l'esprit, démêler, con-

noître ses sentimens. Grace au Ciel, je n'ai pas lieu de m'en plaindre. Le naturel a suppléé à l'éducation. Voyez-la, et jugez par vous-même si je me trompe; mais ne lui dites point qui elle est. Le plaisir de cette surprise m'appartient; je me le réserve.

ORONTE.

Ne craignez-vous point de donner prise à la médisance ? Le monde est si prompt, si inconsidéré dans ses jugemens !

LÉLIO.

Votre idée est juste. Pour réparer, ou pour prévenir le mal, dès demain je l'instruis de son sort, et j'en fais part à mes amis. Entrons.

ORONTE.

Je ne serai chez vous qu'un moment. J'ai un maudit procès qui ne me donne point de relâche.

(*Ils entrent chez Lélio.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, *seul.*

DEPUIS que cette enchanteresse de Léonor est ici, je ne dors point, je mange mal : je dis mal, car je mange encore un peu; je parle de travers, je réponds de même, j'oublie mon service, je rêve, je m'ennuie. Colombine, que j'aimois de tout mon cœur, ne m'est plus de rien. Je la trouve laide, je crains de la voir.

Que

Que veut dire cela ? je commence à le deviner ; oui, cette Léonor en est la cause.. Allons, puisque je sais que je l'aime, tâchons de lui plaire... C'est fort bien pensé... Mais si mon maître s'en aperçoit, gare l'orage !.... Oh ! je ne lui en dirai rien. Ce n'est pas pour moi qu'il l'a fait venir... mais elle est venue... Il est vieux, et moi je suis jeune, joli, bien fait, cette fille a peut-être du goût... Attendez : il me semble que j'entends mon maître... Je le vois qui me surprend auprès d'elle. « Comment, » maraut ! vous osez aller sur mes brisées ?... » Monsieur, ce n'est pas ma faute ; j'ai fait de mon mieux pour résister à la tentation. « Je vous apprendrai... » Ahi ! ahi ! j'ai les épaules toutes rompues... Mon adorable, recevez en sacrifice ces coups de bâton, et tous ceux qu'on me donnera dans la suite... Mais que vient chercher ici ce maudit vieillard ?

SCENE V.

ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE, *à part.*

NON, je ne crois pas qu'on puisse voir une personne plus accomplie que Léonor.

ARLEQUIN, *à part.*

Il parle de Léonor ?

ORONTE, *à part.*

J'en suis enchanté !

ARLEQUIN, *à part.*

Il en est enchanté !... Ah ! vieux sapajou !

ORONTE, *à part.*

C'est un trésor !

ARLEQUIN, *à part.*

Mardi ! il faut qu'elle soit bien belle, puisque ce bon-homme, qui est presqu'aveugle, s'en est aperçu !

ORONTE, *à part.*

Il faut que j'exécute mon dessein.

ARLEQUIN, *à part.*

Je ne pourrai donc pas l'empêcher !

ORONTE, *à part.*

Pourvu que mon fils....

ARLEQUIN, *à part.*

Il parle de son fils, je crains plus l'un que l'autre.

ORONTE, *à Arlequin.*

Ah ! te voilà, Arlequin ; m'as-tu entendu ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas sourd.

ORONTE.

Je disois que Léonor est la plus charmante personne du monde.

ARLEQUIN.

Je le sais aussi-bien que vous.

ORONTE.

J'ai des vues sur elle.

ARLEQUIN, *à part.*

Et moi aussi.

ORONTE.

Je compte que tu me rendras service de ce qui dépendra de toi.

ARLEQUIN.

Je ne puis rien.

ORONTE.

Je te prie, du moins, de me garder le secret.

ARLEQUIN.

Je dis tout ce que je sais.

ORONTE.

Ouais! tu me parois fâché?

ARLEQUIN.

C'est mon humeur ordinaire.

ORONTE.

Je te trouve revêche!

ARLEQUIN.

C'est que je ne suis pas doux.

ORONTE.

Je veux te mettre dans mes intérêts, tiens. (*Il lui donne de l'argent.*)

ARLEQUIN, *prenant l'argent.*

Nous verrons.

ORONTE.

Je me recommande à toi.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, *seul.*

ET moi, je me recommande à Léonor .. Il faut que j'aime bien cette fillè-là, pour avoir pris cet argent! Dans un autre tems je lui aurois arraché les yeux... (*Comptant l'argent.*) Ces six louis serviront à lui faire des présens... Mais que lui acheterai-je? Mon maître ne la laisse manquer de rien. Morbleu! je suis bien sot! faisons-nous peindre; elle sera peut-être bien aise d'avoir mon portrait... (*La voyant venir.*) La voici; servons-nous de l'occasion: parlons-lui... Mais je n'ai point encore préparé mon compliment; attendons à une autre fois... Elle rêve toute seule: ayons, du moins, le plaisir de la regarder.

(*Il se cache.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN, *caché*, LÉONOR.

LÉONOR, *habillée très-simplement, et se croyant seule.*

LÉONOR, rends-toi compte de tes sentimens... Tu ne l'oses; ils te feroient rougir. Ton ambition se développe, elle s'échappe. Cet habit est ce qui reste

de ta premiere simplicité. Ta modestie, tes craintes sur ton état, ta vertu même, tu n'en es plus redevable... Qu'allois-tu dire ?... Mais pourquoi te faire illusion? Tu n'en es plus redevable qu'à ton amour, tout chimérique qu'il est, il t'occupe, il remplit tout ton cœur. (*Arlequin paroît.*) Dieu! me serois-je trahie!

ARLEQUIN, *à part.*

Elle parle d'amour, c'est bon signe! elle sait ce que c'est. Jarni! qu'elle est belle!

LÉONOR.

Arlequin, je vous prie de me faire un plaisir.

ARLEQUIN, *à part.*

Les jolies paroles! (*à Léonor.*) Monsieur Lélio m'a commandé de vous obéir; mais je n'avois pas besoin de ses ordres.

LÉONOR.

Je vous suis obligée de votre bonne volonté.

ARLEQUIN.

Oh! point du tout, c'est moi qui vous serai obligé toutes les fois qu'il vous plaira d'en user, car... en vérité... (*A part.*) j'enrage de n'avoir pas la parole à la main!

LÉONOR.

Je voudrois être en état de reconnoître ces bons sentimens.

ARLEQUIN.

Ils ne sont pas dignes... mais je suis tout cœur .. et votre bonté... (*A part.*) Diantre! dès qu'elle me regarde, je ne sais plus ce que je veux dire.

LÉONOR.

Voilà qui est bien, Arlequin.

ARLEQUIN, *à part.*

Avec quelle douceur elle me parle ! elle entend tout ce que je veux lui dire. Allons donc, nigaud !.. prends courage... mais il me passe des papillons devant les yeux, et je ne vois plus qu'un étang... On dit que l'amour ôte l'esprit ; je m'apperçois qu'on a raison. (*Il fait quelques pas vers le fond du théatre.*)

LÉONOR.

Où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Faire ce que vous m'avez ordonné.

LÉONOR.

Je ne vous ai encore rien dit.

ARLEQUIN.

Cela est vrai... Le zele de votre service me transporte.

LÉONOR.

Allez dire à Colombine qu'elle vienne ici.

ARLEQUIN, *à part.*

Ouais ! ce seroit pour lui parler de moi ? Cela gâteroit toute mon affaire... (*A Léonor.*) J'ai un petit conseil à vous donner : ne confiez rien à cette Colombine ; c'est une causeuse !

LÉONOR.

Cela me regarde.... Mais je l'apperçois ; laissez-nous.

SCENE VIII.

COLOMBINE, LÉONOR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Il y a une heure que Mademoiselle te demande : est-ce comme cela que tu la sers ?

COLOMBINE.

Que ne venois-tu me chercher ?

ARLEQUIN, *à part, en s'en allant.*

Je n'étois pas si sot de la quitter pour toi... Qu'elle est maussade ! (*Revenant, à Léonor.*) M'appelez-vous ? Songez à ce que je viens de vous dire !

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LÉONOR, COLOMBINE.

COLOMBINE, *après un moment de silence.*

Vous vouliez me parler ; nous sommes seules, et vous ne me dites mot ?

LÉONOR.

Hélas !

COLOMBINE.

Eh ! quoi, Mademoiselle, rien ne peut-il vous tirer

de cette mélancolie opiniâtre où vous êtes plongée ? Depuis trois mois, vous rêvez, vous soupirez. Tous vos soins pour me dérober vos pleurs n'ont pu me les cacher. Quelle peut être la cause d'une si grande tristesse ?

LÉONOR.

Colombine, elle l'est encore moins que mes malheurs.

COLOMBINE.

Confiez-les moi : il n'est peut-être pas impossible de les adoucir.... Vous vous taisez ... Vous suis-je suspecte ?

LÉONOR.

Tout l'est pour moi dans cette maison.

COLOMBINE.

Je vois ce qui vous arrête : vous croyez, sans doute, que, mise auprès de vous, pour vous examiner autant que pour vous servir, vous ne pouvez être trop en garde contre moi ? Je vous avoue que telle a été l'intention de Lélio; mais votre douceur et votre bonté m'ont gagnée : je n'en dis pas assez ; mon cœur les a prévenues pour se donner à vous. D'ailleurs, vous êtes si sage, si réservée que je puis, sans trahir sa confiance, entrer dans vos intérêts, et vous jurer une fidélité inviolable.

LÉONOR.

Me parlez-vous sans artifice ?

COLOMBINE.

Oui, belle Léonor. Faut-il vous en faire des sermens ?

LÉONOR.

Votre parole me suffit. Je pourrai donc désormais pleurer devant vous, sans me contraindre ?

COLOMBINE.

Est-ce-là tout le service que vous exigez de moi ?

LÉONOR.

Quel autre pourriez-vous me rendre dans l'état où je suis ?

COLOMBINE.

Mais, Mademoiselle, ne vous faites-vous point des sujets de peines imaginaires ?

LÉONOR.

Non, non, Colombine ; ils ne sont que trop réels !... Il faut que je vous ouvre mon cœur. Je suis dans une maison où tout semble me rire : on m'y rend des soins, on y a pour moi mille complaisances, on ne m'y donne pas le tems de rien desirer. Eh ! bien, c'est parce que je suis dans cette maison que je me trouve la plus malheureuse personne du monde.... Lélio ! vous passez pour un si galant homme, suis-je la seule qui doive me plaindre de vous ? Qu'avons-nous de commun ? Que ne me laissiez-vous dans mon obscurité ?.... Quand je me rappelle avec quelle joie mercenaire, avec quelle lâche complaisance mes parens me remirent entre ses mains, quand je songe de quel air d'autorité il me fit monter dans son carrosse... Quels sont ses droits sur moi ? Quelles sont ses vues ? Ah ! je ne puis soutenir cette idée !

COLOMBINE.

Vous vous alarmez trop aisément, et....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Vous allez me dire que la vertu de Lélio doit rassurer la mienne, que jusqu'à présent il s'est renfermé dans les bornes de la circonspection la plus austere ?.... Ce sont ces égards, ce sont ces ménagemens qui me confondent. Une déclaration ouverte me révolteroit. Quand on connoît le danger, il ne faut qu'un peu de courage pour s'en garantir; mais le comble du malheur c'est d'avoir tout à craindre, et de ne savoir ce que l'on doit craindre précisément. Que veulent dire ces gens pour me servir ? ces maîtres pour m'instruire ? Par où ai-je mérité ce que Lélio fait pour moi ? ou plutôt pourquoi me retient-il chez lui ? Ne suis-je pas maîtresse de mon cœur et de ma volonté ? A-t-il consulté l'un ou l'autre ? Ma naissance lui donne-t-elle un titre pour me tyranniser ? Que fais-je ici ? Il y a des captivités qui ne sont que douloureuses; la mienne est déshonorante.

COLOMBINE.

C'est trop vous agiter. Au lieu de ne tourner la vue que sur des objets affligeans, faites réflexion que votre mérite vous prépare peut-être le sort le plus heureux; car enfin qui vous a dit que Lélio ne songe pas à vous épouser ?

LÉONOR.

M'épouser ! ah ! Colombine, il auroit commencé par me le dire; il se seroit fait un mérite de m'apprendre d'abord une nouvelle, qu'il auroit cru capable de m'éblouir. On cherche à flater la vanité d'une jeune personne à qui l'on veut plaire. Pourquoi m'a-

voir enlevée? Croit-il qu'on ignore que je suis enfermée chez lui? Croit-il qu'on n'en parle pas? Veut-il, s'il a dessein de m'épouser, qu'on dise qu'il ne le fait que par honneur, ou par reconnoissance? Ah! Colombine, s'il a si peu de délicatesse, je ne lui ressemble pas. Quoi qu'il en soit, ce que vous me dites pour me consoler, augmente mon supplice.... Ce discours vous étonne? Une fille sans bien, sans naissance devroit desirer un mariage si fort au-dessus d'elle; et moi, loin de le desirer, je n'y songe qu'en frémissant, et je mourrois plutôt que d'y consentir.

COLOMBINE.

Quels peuvent être les motifs d'un sentiment si extraordinaire?

LÉONOR.

Il faut ne vous rien cacher. Si je ne justifie pas ma façon de penser, du moins vous ferai-je avouer que je suis digne de pitié.

COLOMBINE.

Mademoiselle, j'apperçois Lélio; calmez-vous.

LÉONOR.

Non, non, Colombine, c'est trop me contraindre; je veux éclater.

(*Colombine sort.*)

SCENE X.

LÉLIO, LÉONOR.

LÉLIO.

LÉONOR, qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

LÉONOR.

Mes maîtres sont venus, j'ai pris mes leçons.

LÉLIO.

N'irez-vous point faire un tour de promenade pour vous délasser ?

LÉONOR.

Non, Monsieur ; c'est un tems que je déroberois à mes exercices : moins je mérite vos bontés, plus je dois travailler à m'en rendre digne. Je n'éprouve que trop que mes dispositions ne répondent point à mes desirs !

LÉLIO.

Vos progrès me flattent : j'aime à les voir ; mais je veux qu'ils vous plaisent à vous-même. Songez à vous amuser autant qu'à réussir.

LÉONOR.

Réussir ! je ne l'espere pas. La nature ne m'a pas mieux traitée que la fortune. Sans graces, comme sans naissance, que pouvez-vous attendre de moi ?

LÉLIO.

Votre air et votre esprit vous permettent de vous rendre plus de justice. Le mérite et la vertu menent à tout....

tout.... Mais parlons d'autre chose. D'où peut naître la tristesse que je vois répandue sur votre visage? Pourquoi ne m'en découvrez-vous point le sujet? Ne puis-je y remédier?... Vous baissez les yeux! vous ne répondez rien : il semble que vous me craigniez?

LÉONOR.

Moi! Monsieur.

LÉLIO.

Oui, votre tristesse est trop marquée pour n'être pas aperçue : vous avez des déplaisirs secrets?

LÉONOR.

Je n'en ai point de plus grands que la crainte de vous paroître ingrate; mais n'en croyez point mon extérieur : il affoiblit ma reconnoissance.

LÉLIO.

Vous manque-t-il quelque chose chez moi?

LÉONOR.

Tout y passe mon attente.

LÉLIO.

Quelqu'un y a-t-il manqué à ce qu'il vous doit?

LÉONOR.

A ce qu'il me doit? Eh! Monsieur, croyez-vous que j'ai déja oublié qui je suis?

LÉLIO.

Je vois ce que c'est, vous regrettez vos parens?

LÉONOR.

Me le défendez-vous?

LÉLIO.

Non, Léonor; je loue, au contraire, votre bon

naturel; mais vous n'êtes point née pour vivre avec eux.

LÉONOR.

Hélas !

LÉLIO.

Expliquez-moi ce soupir.... Vous ne voulez pas m'en dire davantage. Je ne vous ferai point de violence. Sachez seulement que nous ne voyons rien dans les événemens qui nous regardent, et que souvent on n'est jamais plus près d'être heureux que lorsqu'on se croit le plus à plaindre.

LÉONOR.

Vous me parlez de changemens de fortune, d'événemens heureux : je ne les mérite, ni ne les desire; car enfin, Monsieur, je ne sais point desirer l'impossible.

LÉLIO.

Telle que vous êtes, à votre inquiétude près, j'ai lieu d'être content de vos sentimens : je les ai examinés, je les connois. Cependant mon expérience et mon amitié me donnent quelques droits sur vous ; je m'en sers pour vous donner un seul conseil. Défendez-vous contre l'amour. Je parle peut-être trop tard. Je ne veux pourtant pas le croire; mais enfin, Léonor, votre bonheur est dans vos mains : répondez-vous de votre cœur, mes soins vous répondent du reste. Je vous laisse y songer.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

LÉONOR, *seule.*

QUELLES sont ces idées flateuses qu'il veut m'inspirer ? Où tendent ces conseils intéressés ? Je ne l'entends que trop !.... Suis-je encore moi-même ?.... Qui peut m'avoir changée de la sorte ?.... Je voulois me plaindre ; je n'ai fait que des remerciemens : je voulois me livrer aux murmures ; je n'ai trouvé que des expressions de reconnoissance.... Que j'ai honte de ma foiblesse, et que je m'en veux de mal !.... Quelle chaîne invisible m'attachoit auprès de lui ? J'ai pu l'écouter et garder le silence !.... Malheureuse Léonor, es-tu de concert avec lui pour te perdre ?.... Valere, suspendez vos reproches ; je sens que je ne les mérite pas. Mon cœur est toujours le même. Pourquoi donc ne s'est-il point révolté contre Lélio ?.... Je ne me connois plus. Tout me trouble, tout me confond.

SCENE XII.

COLOMBINE, LÉONOR.

LÉONOR.

AH ! Colombine !.... Mais je suis trop agitée pour vous parler : l'état où je suis demande de la solitude ; laissez-moi seule. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

COLOMBINE, *seule.*

Voila une jeune personne dont les mouvemens sont bien impétueux ! Ce sera encore pis quand elle saura ce que Lélio veut faire pour elle... Mais, ou je me trompe, ou ce n'est pas lui seul qui l'inquiete : elle a d'autres chagrins. J'ai manqué le moment d'apprendre son secret ; allons tâcher de le retrouver. Elle m'a gagné le cœur ; je veux la servir.... Mais je vois Arlequin ; sachons auparavant comment je suis avec lui.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *à part.*

Voici Colombine.... Pardi ! je veux me donner le plaisir de lui parler de Léonor. (*A Colombine.*) N'est-il pas vrai que notre maître a fait une bonne emplette, et que Léonor est toute charmante ?

COLOMBINE.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Ne trouves-tu pas qu'elle a bonne grace à tout ce qu'elle dit et à tout ce qu'elle fait ?

COLOMBINE.

Assurément !

ARLEQUIN.

Qu'elle est douce, honnête, et qu'elle sent son bien ?

COLOMBINE.

Qui dit le contraire ?

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! je m'y connois un peu ... Tiens, j'enrage de ne savoir rien montrer. Par exemple, si j'étois son maître de clavecin, j'aurois le plaisir de faire promener délicatement ses petits doigts sur les touches d'une épinette. Si j'étois son maître à chanter, je lui ferois ouvrir gracieusement la bouche, et je me pâmerois à la douceur des sons qui en sortiroient. Si j'étois son maître à danser, je lui donnerois le bon air : Allons, Mademoiselle, la tête haute, les épaules effacées, les pieds en dehors. Fort bien !.... Dame ! cela s'appeleroit voir croître sous ses yeux les charmes de son écoliere ! Par la mardi ! il me semble que j'y suis !

COLOMBINE.

Mais tu me parles beaucoup de Léonor ?

ARLEQUIN.

Ce que j'en dis n'est que pour faire ma cour à mon maître, dont je loue le choix et le bon goût.

COLOMBINE.

D'accord ; mais comme ce ne sont pas tes affaires, tu pourrois me parler d'autre chose, me demander si je t'aime encore, et me jurer que tu m'aimeras toujours ?

l'heure, par exemple, elle trouvoit mauvais que je dise du bien de Mademoiselle Léonor.

LÉLIO.

De quoi t'avises-tu d'en parler ?

ARLEQUIN.

Oh ! Monsieur, je ne suis pas comme les autres valets, qui blâment toutes les actions de leurs maîtres ; j'approuve toutes les vôtres, et l'on voit bien par le choix... Tant y a que sa beauté... car, tout stupide que je suis, j'ai des yeux. Si bien que les charmes de sa personne, et les graces de son esprit... Vous voyez bien que Colombine a tort.

LÉLIO.

Je vois bien que tu ne sais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas le seul qui m'en aperçoive ; tout le monde rend justice à elle et à vous. Il n'y a que quelques esprits mal faits qui y trouvent à redire ; mais, quand ils me tombent sous la main, je les rembarre !... J'assommerai quelques-uns de ces épilogueurs !... Mon maître sait bien ce qu'il fait, entendez-vous ! Et ce ne sont pas vos affaires. S'il a une jeune personne chez lui, ce n'est pas à vos dépens !

LÉLIO.

Voilà qui est bien ; va où je t'envoie. (*A part.*) Les réflexions d'Oronte, et les discours de cet imbécille me font voir mon imprudence. Allons y mettre ordre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, SCAPIN.

SCAPIN.

Hier, Monsieur, sans rime, ni raison, vous juriez, vous tempêtiez contre votre très-humble et très-zélé serviteur : aujourd'hui il ne tient qu'à moi d'avoir ma revanche. Je vous ai cherché par-tout inutilement : où diable vous étiez-vous fourré ? Je ne me suis point couché pour vous attendre. Dites-moi, je vous prie, d'où sortez-vous ?... Comme vous voilà fait !

VALERE.

En te quittant, entraîné par mon inquiétude, ne sachant où j'allois, j'ai parcouru toutes les maisons de ma connoissance, tous les spectacles, toutes les assemblées ; je me suis arrêté au Bal. Je cherchois Léonor des yeux, j'en demandois des nouvelles à tous ceux qui ne pouvoient m'en donner. Pas une loge que je n'aie visitée, pas un tête-à-tête que je n'aie troublé. Tout cela sans succès. Enfin, après bien des peines, apprends ce qui m'est arrivé ce matin. Je vois une jeune personne, je lui trouve de l'air de Léonor ;

mon imagination frappée augmente mon erreur et mon espérance ; sa voix, quoique déguisée par le masque, me semble être la sienne : je m'approche, je parle, on m'écoute, on me répond ; je presse, on me résiste ; je redouble mes instances, on y cede, on se laisse voir : ébloui par un visage charmant, je reste immobile, j'admire, j'examine, je me trouble ; je demande à mon cœur si mes yeux ne me trompent point : le prestige fut court, ce n'étoit pas elle ;

SCAPIN.

Je le savois. Pour moi, sans avoir fait tant de chemin, j'ai été plus heureux que vous dans mes découvertes.

VALERE.

Plus heureux que moi ! Que veux-tu dire ? As-tu trouvé Léonor ? sais-tu où elle est ? l'as-tu vue ?... Tu devrois déja m'avoir appris toutes ces choses.

SCAPIN.

Voyez-vous cette maison ?

VALERE.

Oui ; c'est celle de Lélio.

SCAPIN.

Tout juste. Sans vanité, nous y avons un peu de crédit. Eh ! bien, dans cette maison il y a une fille, qui s'appelle Colombine. C'est une brune piquante, enjouée ; je l'aime, et je crois n'en être pas haï.

VALERE.

Eh ! que m'importe ? Vas-tu m'impatienter avec tes impertinentes narrations !.

SCAPIN.

SCAPIN.

Monsieur, chacun a sa façon : vous êtes vif, moi je suis tranquille ; vous parlez en bref, et moi très-lentement ; vous aimez, et vous ne savez où est votre maîtresse ; moi j'aime, et je sais où est la mienne.

VALERE.

Traître ! as-tû fait vœu de me désespérer ?

SCAPIN.

Commençons, s'il vous plaît, par nous mettre en regle. Vous avez besoin de moi ; je veux profiter de l'occasion. Dabord il me faut payer mes gages du passé, me les augmenter à l'avenir, renouveller plus souvent de garderobe, ne point gronder quand vous me verrez, ne me point demander lorsque je n'y serai pas, me permettre de jouer, de faire l'amour, et de m'enivrer, tout cela à ma discrétion... Quels yeux vous me faites !

VALERE.

Maraut ! tu me pousses à bout !

SCAPIN.

Je vois bien qu'il faut encore vous sacrifier mes intérêts. Tandis que je causois avec Colombine, j'ai entrevu une jeune personne, qui a passé comme un éclair : il ne m'a fallu que ce tems-là pour la reconnoître ; c'étoit Léonor.

VALERE.

Léonor chez Lélio !... Qu'entends-je ? Cela ne se peut : tu te trompes.

SCAPIN.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Comment y est-elle venue? qu'y fait-elle ?... (*A part.*) Léonor, je vous rends justice ; on vous retient malgré vous... (*A Scapin.*) Que t'a dit Colombine? L'as-tu mise dans mes intérêts ? m'as-tu ménagé les moyens de lui parler, ou de lui écrire?

SCAPIN.

Je n'ai eu garde; j'aurois tout gâté!

VALERE.

Léonor est entre les mains de Lélio.... Suis-moi ; je veux la voir : la redemander à Lélio : s'il me la refuse, le quereller, l'arracher de ses mains ; et, s'il ne me reste d'autre expédient, mettre le feu à sa maison.

SCAPIN.

Voilà de la besogne bien faite! Savez-vous ce qui arrivera de tout ceci ? Votre imprudence vous découvrira, on se précautionnera contre vos desseins, vous les ferez échouer, et, le pis que j'y trouve, vous commettrez Léonor inutilement.

VALERE.

Tu me parles raison! me crois-tu capable de l'entendre? Je n'écoute que mon impatience... Scapin, ne m'abandonne pas!

SCAPIN.

Attendez....

VALERE.

As-tu quelque chose de bon à me proposer?

SCAPIN.

En parlant de choses et d'autres, Colombine m'a

dit que Lélio cherchoit un valet pour Léonor ; il ne sera peut-être pas impossible d'y en mettre un de notre main... Je rêve... J'ai votre affaire.

VALERE.

Tu m'ouvres les yeux... ce sera moi qui serai ce valet. Je ne veux m'en fier qu'à moi-même. Va me chercher un habit simple... Cours donc.

SCAPIN.

Vous, Monsieur ! fait comme vous êtes ? Vous n'y songez pas ; on vous reconnoîtra.

VALERE.

Point de réplique ; je veux être obéi. Je te rejoins dans un moment : que tout soit prêt.

(*Scapin sort.*)

SCENE II.

ORONTE, VALERE.

VALERE, *à part.*

Mais, Dieu ! j'apperçois mon pere.... Il va me retenir une heure ; tâchons de l'éviter.... Je ne le puis ; le respect l'emporte sur mon impatience.

ORONTE.

Mon fils, je vous vois si rarement que sans le fracas que vous faites en rentrant toutes les nuits j'ignorerois que nous demeurons ensemble.

VALERE.

Je vous demande pardon pour mes gens : ils ne m'obéissent pas.

ORONTE.

Je suis bien aise que le hasard nous réunisse pour un moment. J'ai à vous dire des choses qui nous regardent l'un et l'autre.

VALERE.

Monsieur, si vous vouliez remettre cet entretien à une autre fois ; j'ai quelques affaires.

ORONTE.

C'est aussi d'affaires que j'ai à vous parler, et d'affaires sérieuses. Je n'abuserai point de votre complaisance ; je ne serai pas long.

VALERE.

Je reviendrai ce soir prendre vos ordres.

ORONTE.

Non, non, puisque je vous tiens, vous m'écouterez.

VALERE.

Eh ! bien, Monsieur, je reste, et je vous écoute. (*A part.*) Quel supplice !

ORONTE.

Vous croyez, sans doute, que je suis riche? J'en juge par vos dissipations excessives.

VALERE.

Vous êtes le maître de régler ma dépense; cependant pour un homme de ma sorte, il me semble que je ne fais rien de trop.

ORONTE.

Je ne suis point riche, vous dis-je. Je vois avec douleur que ceux qui vous prêtent se ruinent eux-mêmes, sur l'espérance frivole d'un bien que vous n'aurez jamais. Si je perds mon procès que deviendrez-vous ?

VALERE.

J'espere que vous le gagnerez. (*A part.*) Personne ne viendra-t-il nous interrompre ?

ORONTE.

Je suis vieux : donnez-moi avant ma mort la consolation de vous voir marié.

VALERE.

Moi, marié ! Monsieur, qui voudroit de moi, si je suis aussi pauvre que vous le dites ?

ORONTE.

Vous avez de la naissance, et deux oncles dont vous hériterez. Quant à un parti, reposez-vous-en sur moi ; je l'ai tout trouvé : c'est la fille d'un de mes amis. Quand vous l'aurez vue, vous me remercierez.

VALERE.

Je vous remercie d'avance ; mais comme sûrement je ne l'épouserai pas....

ORONTE, *l'interrompant.*

Vous ne l'épouserez pas ?

VALERE.

Je suis au désespoir de vous fâcher ; mais si vous saviez....

ORONTE, *l'interrompant.*

Vous abusez de mes bontés. Jusqu'ici je ne vous ai

parlé qu'en pere ; ne me forcez pas à changer de ton ! vous éprouveriez, malgré vous, que vous êtes fait pour m'obéir. M'entendez-vous ?

VALERE.

Monsieur, je m'aperçois que ma présence vous irrite ; permettez que je me retire.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ORONTE, *seul.*

VALERE !.... Il ne m'écoute point : il n'est plus là.... Jeunesse inconsidérée !.... Voilà comme les enfans traitent aujourd'hui leurs peres. Tous les jeunes gens sont faits sur le même modele.... Après tout, nous autres vieillards, nous ne voulons point nous rendre justice : avons-nous mieux valu qu'eux dans notre tems ? Il n'y a encore rien de désespéré : je le connois, je le ramenerai à son devoir ; oui, je suis sûr que dès qu'il aura vu Léonor, eût-il vingt amourettes en tête, il les quittera toutes pour elle... Mais voici Lélio ; commençons par nous assurer de lui.

SCENE IV.

LÉLIO, ORONTE.

LÉLIO.

QU'AVEZ-VOUS, Oronte ? je vous trouve ému.

ORONTE.

Pas autrement; je parlois de mon fils.

LÉLIO.

Est-il à Paris?

ORONTE.

Oui, depuis quelques jours.

LÉLIO.

On m'en a dit beaucoup de bien.

ORONTE.

Il ne me sied pas de vous en dire moi-même; cependant j'espere que vous en serez content, et qu'il ne détruira pas entiérement la bonne opinion que vous paroissez en avoir conçue.

LÉLIO.

Je serai charmé de le connoître.

ORONTE.

J'aurai l'honneur de vous le présenter.

LÉLIO.

Je vous en prie. Ne songez-vous point à le marier ?

ORONTE.

Il est jeune encore.

LÉLIO.

Quand on n'a qu'un fils il faut le pourvoir de bonne heure : la guerre peut nous l'enlever, et rien ne nous console de sa perte, que les enfans qu'il nous laisse.

ORONTE.

Vous avez raison. J'ai quelques vues. Il fait beau aujourd'hui ; allons faire un tour de Tuileries, nous en discourrons tout à loisir.

LÉLIO.

J'y consens. J'ai aussi quelques idées sur ma fille, et que je serois bien-aise de vous communiquer.

ORONTE, *à part.*

Cela regarde mon fils, je n'en doute point.... Valere, si tu savois ce que tu refuses?

(*Il sort, avec Lélio.*)

SCENE V.

LÉONOR, *habillée magnifiquement*; COLOMBINE.

LÉONOR.

LAISSEZ-MOI, je ne veux plus rien entendre.... Et vous aussi vous m'avez trompée !.... (*A part.*) Funestes ajustemens ! que vous êtes peu faits pour moi, et que je suis peu faite pour vous !.... Lélio ne se déguise plus. Sa profusion le trahit. La vertu toute seule n'est pas si généreuse !

COLOMBINE.

Quoi ! Mademoiselle, vous ne voulez point faire treve à ces tristes réflexions ?

LÉONOR.

Croit-il parer son idole ? Veut-il me donner en spectacle ? Si j'avois éclaté, je ne serois pas réduite à cette extrémité. Voilà le fruit de ma douceur ! elle l'a flatté ; il l'a prise pour une secrette complaisance : il a cru que mon cœur ne tiendroit point contre ma vanité.... (*A part.*) Vous vous trompez, Lélio, ce n'est que par l'estime que l'on arrive à ce cœur : il falloit conserver celle que vous m'aviez inspirée, il falloit entretenir ce respect involontaire qui m'attachoit à vous. (*A Colombine.*) Il m'en a délivrée : je lui en rends graces ; c'est un danger de moins pour ma vertu.

COLOMBINE.

Vous êtes trop ingénieuse à vous tourmenter : je ne vois rien encore qui puisse justifier vos craintes.

LÉONOR.

Ce qu'il vient de faire pour moi ne découvre que trop ses desseins. Non, Colombine, de tels bienfaits ne sont point innocens ; les recevoir, les garder, c'est en approuver le motif.

COLOMBINE.

Attendez du moins que Lélio vous ait parlé.

LÉONOR.

Moi, que j'attende ! qu'abusant de son pouvoir, il ne me laisse pour toute défense que mes prieres et mes larmes ! Pouvez-vous me le conseiller ?

COLOMBINE.

Mais cette passion n'est-elle point un peu chimérique? Il vous a peut-être oubliée?

LÉONOR.

Non, vous lui faites injure : il est sincère; il m'aime, il me cherche, il me regrette.

COLOMBINE.

Je vous avoue, Mademoiselle....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Laissez-moi vous dire le reste. Dès-lors je ne fus plus la même; envie de plaire, desir de savoir, idées de grandeur, regrets sur mon état; que sais-je ce qu'il ne me passa point par la tête? Plus de compagnes, plus d'amusemens de mon âge; je ne songeai plus qu'à m'instruire : l'amour étoit mon maître, pouvois-je ne pas réussir? On me trouvoit du mérite, on me le disoit; mais il me sembloit qu'on ne me le disoit point assez. J'étois moins touchée des louanges qu'on me donnoit que fâchée de celles qu'on ne me donnoit point. Il s'élevoit dans mon cœur des images flateuses, qui me séduisoient : je croyois être quelque chose, du moins; je le crois encore. Je blâme ces sentimens, je les chasse; ils reviennent, et je n'ai plus la force de les combattre. Enfin, pour me montrer à vous toute entiere, je suis modeste et ambitieuse, timide et tendre, scrupuleuse et vive, soumise et fidelle. Occupée d'une passion, à qui toutes les autres cedent dans mon cœur, je suis prête à la sacrifier au devoir. Accablée de la perte du seul homme que j'aime, je n'ose me plaindre. Ce n'est point assez; livrée

livrée au pouvoir d'un autre, que je crains, ma frayeur s'évanouit à sa vue : dès qu'il me parle, mon cœur se tourne vers lui; et, par une fatalité, que je ne puis comprendre, il m'est aussi cher quand je le vois que redoutable quand je ne le vois pas.

COLOMBINE.

Mais ce cavalier, qui vous tient si fort au cœur, vous ne m'en avez point dit le nom?

LÉONOR.

Il s'appelle Valere.

COLOMBINE.

Valere!

LÉONOR.

Le connoissez-vous?

COLOMBINE.

Je connois du moins un garçon qui est à lui, et je m'offre....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Ah! Colombine, dans l'agitation où je suis, je craindrois sa vue.

COLOMBINE.

Quoi! si, devinant où vous êtes, il venoit vous renouveller ses sermens, vous le fuiriez?

LÉONOR.

Que sais-je s'il m'est encore permis de le voir.... Mais que nous veut ce garçon?

SCENE VI.

VALERE, *déguisé en valet;* LÉONOR, COLOMBINE.

LÉONOR, *à part.*

AH! Ciel! c'est Valere!.... Dans quel état s'offre-t-il à moi?.... Je suis perdue!

VALERE, *à part.*

C'est Léonor!.... Que veut dire cette parure? Qu'en dois-je augurer?

COLOMBINE, *à Valere.*

Souhaitez-vous quelque chose?

VALERE, *à part.*

Je tremble.... la parole me manque.... faisons un effort... (*A Léonor.*) J'ai appris, Mademoiselle, que vous aviez besoin d'un domestique; je viens vous offrir mes services.

LÉONOR.

C'est à Lélio qu'il faut vous adresser; mais je doute.... (*A Colombine.*) Colombine, suivez-moi.

(*Elle sort, avec Colombine.*)

SCENE VII.

VALERE, *seul.*

ELLE me fuit, l'ingrate ! elle ne m'a que trop reconnu ! Ma présence lui reprochoit sa perfidie; elle n'a pu la soutenir.... Léonor est infidelle ! Léonor aime Lélio !... Non, je ne le puis croire.... Mais pourquoi la justifier ? tout ne m'annonce-t-il pas mon malheur, et son inconstance ? (*Il rêve.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, VALERE.

ARLEQUIN, *à part, sans apercevoir Valere.*

JE viens de voir Léonor; elle est brillante comme le soleil, comme la lune, comme les étoiles : j'en ai encore la berlue. J'ai voulu vingt fois lui faire une déclaration, bien intelligible ; ma chienne de poltronnerie m'a toujours arrêté.... Mais, fait comme je suis, elle ne m'écoutera pas. Je sais bien ce que je ferai ; je mettrai aussi de beaux habits, et nous serons à deux de jeu.... (*Apercevant Valere*) Mais qui est ce drôle-là ? (*A Valere.*) Qui es-tu ? que viens-tu chercher ici ?

VALERE, *à part.*

Il faut feindre, pour qu'il ne se doute de rien.

(*A Arlequin.*) Je viens me présenter à Mademoiselle Léonor.

ARLEQUIN.

A Mademoiselle Léonor ? Tu n'es point son fait. Je ne te connois point ; je ne t'ai vu nulle part : je n'ai point encore bu avec toi. Il faut que tu n'aies servi qu'en Province.

VALERE.

Arlequin, je te prie de me rendre service.

ARLEQUIN, *à part.*

Comme il est familier ! (*A Valere.*) Non ferai, de par tous les diables !.... (*A part.*) Ce grand escogrife est mieux bâti que moi ; il me la soufleroit : c'est bien assez d'avoir mon maître pour rival. (*A Valere.*) Comment t'appelles-tu ?

VALERE.

L'Espérance.

ARLEQUIN.

J'ai connu autrefois un certain l'Espérance ; il étoit gourmand, ivrogne, paresseux, et menteur.

VALERE.

Ce n'est pas moi.

ARLEQUIN.

Tu lui ressembles pourtant beaucoup. N'as-tu point de honte, grand comme te voilà, de vouloir te mettre au service d'une fille ? Prends-moi un bon mousquet !

VALERE.

J'attendrai Lélio.

ARLEQUIN.

Cela est inutile ; il en a retenu un autre.... (*A part.*) Mais je vois Scapin , autre fripon. .. Je gage qu'ils se connoissent.... (*Les voyant se parler.*) Tout juste.

SCENE IX.

SCAPIN, VALERE, ARLEQUIN.

VALERE, *à Scapin, au fond du Théatre.*

AH ! Scapin, je suis au désespoir ! Léonor m'a reconnu Soit surprise , crainte ou inconstance, elle m'a fui, sans vouloir me parler.

SCAPIN.

Je vous avois bien dit que vous ne feriez rien qui vaille.

ARLEQUIN, *à part.*

Que complotent-ils-là ensemble? (*Il s'approche d'eux, pour les écouter.*)

SCAPIN.

Arlequin, je suis à toi, dans un moment.

ARLEQUIN.

Je veux savoir ce que vous dites.

SCAPIN.

Cela ne te regarde pas.

VALERE, *montrant une lettre à Scapin.*

Je n'ai plus de ressource qu'en cette lettre : je

m'en suis chargé, à tout événement ; il faut que tu la lui fasses rendre.

SCAPIN.

Par qui ?

VALERE.

Par Colombine, par toi-même, ou par qui tu voudras.

SCAPIN.

Pour Colombine, je ne vous en réponds pas : je vous ai déja dit qu'elle n'est point fille à messages. Donnez toujours ; et sur-tout allez vous remettre en habit décent.

ARLEQUIN, *à part.*

Il me prend envie de les battre tous deux... Mais son maître a de beaux habits ; il vaut mieux que je le cajolle pour qu'il m'en prête un.

VALERE, *à Scapin.*

Scapin, je me recommande à toi.

SCAPIN.

Je ferai de mon mieux.

(Valere sort.)

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Tu connois donc ce l'Espérance ?

SCAPIN.

Pas autrement; on dit pourtant que c'est un bon diable.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour lui, pourvu que je ne le voie jamais.

SCAPIN.

As-tu affaire ? veux-tu venir boire bouteille ?

ARLEQUIN.

Je ne demanderois pas mieux, et même de la payer; mais mon maître va revenir, il faut que je l'attende.

SCAPIN.

On t'appellera.

ARLEQUIN.

Non, je te remercie.

SCAPIN.

Ce sera donc pour une autre fois ?

ARLEQUIN.

A propos, Scapin, voudrois-tu me faire un plaisir?

SCAPIN.

C'est selon.

ARLEQUIN.

J'ai la fureur d'aller au bal.

SCAPIN.

Qui t'en empêche?

ARLEQUIN.

Je voudrois y aller en homme d'importance, en Marquis, par exemple. Ne pourrois-tu me prêter un habit de ton maître?

SCAPIN.

Cela n'est pas aisé. Cependant si tu voulois à ton tour me faire aussi un plaisir, je tâcherois à te donner contentement.

ARLEQUIN.

Quel est ce plaisir?

SCAPIN.

De rendre une lettre.

ARLEQUIN.

A qui?

SCAPIN.

A une jeune personne qui demeure chez Lélio, et qu'on appelle, je crois, Léonor.

ARLEQUIN, *à part.*

Le traître! j'enrage!... Si c'est celle d'un rival, je me coupe la gorge; mais si je le refuse, je n'aurai point d'habit.

SCAPIN.

A quoi rêves-tu?

ARLEQUIN.

Je me détermine.... Dis-moi : si elle me demande de quelle part, que lui répondrai-je?

SCAPIN.

Qu'elle est de son pere, et que tu l'as reçue des mains du facteur.

ARLEQUIN.

Pas mal... Aurai-je l'habit ?

SCAPIN.

Oui, sûrement.

ARLEQUIN, *prenant la lettre.*

Touche-là : ton affaire est faite.

(*Scapin sort.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, *seul.*

J'ADMIRE la confiance et la sottise de ce nigaud de Scapin. Eh ! oui, je rendrai une lettre à Léonor ; tu n'as qu'à t'y attendre ! Si elle n'étoit pas de son pere, je serois un joli garçon !... Mais si je ne la rends pas, adieu le bel habit !... je n'aurai qu'à mentir ; il n'en saura rien... En tout cas, je m'en passerai : celui-ci est fait à ma taille... Non, Madame la lettre, vous ne parviendrez point jusqu'à Léonor ; vous n'aurez pas la consolation d'être touchée par ses belles menottes : je veux vous ouvrir et vous trouver mal écrite, mal écrite ! J'oubliois que je ne sais pas lire... Il vaut mieux que je vous déchire à belles dents, et que je vous avale par morceaux... N'en faisons rien ; elle n'en vaut pas la peine... Chienne de lettre ! maudite

lettre, que je te hais ! que je te déteste ! (*Il la jette à terre , la foule aux pieds , lui donne des coups de batte , et fait plusieuss lazzis.*)

SCENE XII.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

Quel est ce papier ?

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est une lettre.

LÉLIO.

Pour qui est-elle ?

ARLEQUIN.

Elle est pour vous.

LÉLIO.

Qui te l'a donnée ?

ARLEQUIN.

Le facteur. (*A part.*) Si j'ai jamais su mentir, voici l'occasion d'en faire usage.

LÉLIO, *prenant la lettre.*

Mais elle n'a point de dessus ?

ARLEQUIN.

Je n'y ai pas regardé. (*Lélio lit bas , et Arlequin continue , à part.*) Je dirai à Scapin que ce n'est pas ma faute.

LÉLIO.

Et tu dis que cette lettre est pour moi ?

ARLEQUIN, *à part.*

Ouf ! je vois approcher les coups de bâton.... (*A Lélio.*) A la vérité, Monsieur, on m'a dit qu'elle étoit pour Léonor.

LÉLIO, *à part, après avoir lu.*

Voilà ce que je craignois ; ma fille a un engagement de cœur. Est-ce chez moi qu'il a commençé ? Colombine trahit-elle ma confiance ? Non, le mal vient de plus loin. Voilà le sujet de sa mélancolie. Pourvu, du moins, qu'elle n'ait pas fait un choix indigne d'elle !... Mais elle ne sait qui elle est ; elle aime un homme de rien. Je n'ose entrer dans ce mystere. Cependant le style de cette lettre me donne encore quelqu'espérance. Je veux m'éclaircir. Quel peut être cet amant ? se voient-ils ? se parlent-ils ? Je ne puis le croire. Il faut même que leur relation soit mal établie, puisqu'ils sont forcés de se servir de ce butor d'Arlequin.

ARLEQUIN, *à part, voulant s'en aller.*

Il ne fait pas bon ici pour moi.

LÉLIO, *l'arrêtant.*

Reste-là. Qui t'a donné cette lettre ? Prends garde à ce que tu vas dire !

ARLEQUIN, *à part.*

L'habit me tient trop au cœur ; je ne veux point trahir Scapin.

LÉLIO.

Te plairoit-il de me répondre ?

ARLEQUIN.

C'est... c'est un de mes camarades, qui est hors de condition.

LÉLIO, *à part.*

Je pourrois tout d'un coup tirer la vérité de la bouche de Léonor; mais, pour ne me point encore découvrir, je veux user d'adresse Si elle ne mérite pas d'être ma fille, quoi qu'il en coûte à mon amour, elle ne le saura jamais. Je veux contrefaire cette écriture et la sienne, et leur mander à l'un et l'autre qu'ils ne s'aiment plus.... (*A Arlequin.*) Attends-moi.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

TOUT ceci prend une mauvaise tournure... Mais que veut Colombine?... (*A Colombine.*) C'est toujours toi qui me viens chercher la premiere!

COLOMBINE.

Cela est vrai... Je ne saurois me passer de toi. Que fais-tu là?

ARLEQUIN.

J'attends mon maître.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Est-il rentré?

ARLEQUIN.

Oui, pour mon malheur!

COLOMBINE.

Dis-moi donc, Arlequin, qui est ce grand garçon qui est venu ici tantôt?

ARLEQUIN.

Il t'a donné dans la vue, n'est ce pas?

COLOMBINE.

Tu es toujours prêt à me soupçonner!

ARLEQUIN.

Il est grand, bien fait; dis la vérité: tu ne serois point fâchée d'en être aimée?

COLOMBINE.

Tu devines juste.

ARLEQUIN.

Tu ne t'en défends pas? il faut qu'il n'en soit rien. (*A part.*) Seroit-ce à Léonor qu'il auroit plu?

COLOMBINE.

Eh! bien, dis-moi donc qui il est?

ARLEQUIN.

Ma foi! je ne le connois pas, et cela me fait de la peine; j'aurois le plaisir de ne te le pas dire. Adresse-toi à Scapin; il t'en dira des nouvelles.

COLOMBINE.

Toujours Scapin!

ARLEQUIN.

Je te parle de ce qui te fait plaisir.

COLOMBINE.

Il ne tiendroit qu'à moi de t'en faire aussi.

ARLEQUIN.

Comment cela ?

COLOMBINE.

Tu me prends, je crois, pour une nigaude, à qui on en fait accroire ?

ARLEQUIN.

Oh ! non, Mademoiselle Colombine ; je sais que vous êtes une fille d'esprit ; et de plus, je sais que, pour ne point déroger aux prérogatives de votre sexe, vous êtes curieuse, jalouse, médisante, visionnaire.

COLOMBINE.

Je te suis obligée.

ARLEQUIN.

Tu me remercieras une autre fois ; j'entends Lélio, va-t'en.

(*Colombine sort.*)

SCENE XIV.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO, *tenant deux lettres à la main.*

SONGE à ne point dire que c'est moi qui t'ai donné ces deux lettres ; m'entends-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LÉLIO.

Si tu causes, je le saurai; tu auras affaire à moi... (*Lui montrant les deux lettres, l'une après l'autre.*) Celle-ci est pour Léonor... celle-là pour ton camarade... (*Il lui donne l'une des deux lettres.*) De peur de méprise, commence par Léonor.

(*Arlequin sort.*)

SCENE XV.

LÉLIO, *seul.*

JE vais leur causer du trouble : je les éclairerai de maniere qu'ils ne pourront m'échapper... Je ne sais si c'est parce que je suis pere, ou par ce que je crois connoître Léonor; mais je ne puis rien augurer de fâcheux de tout ceci. Ma fille est aimée; c'est un tribut que l'on paye à sa beauté : elle aime peut-être aussi; n'a-t'elle pas un cœur? Ses sentimens me rassurent, elle les réglera sur ma volonté.

SCENE XVI.

ARLEQUIN, LÉLIO.

ARLEQUIN.

LÉONOR n'étoit point dans sa chambre; j'ai mis la lettre sur sa table.

LÉLIO, *lui donnant l'autre lettre.*

Voilà qui est bien. Porte celle-la.

(*Arlequin sort.*)

SCENE XVII.

LÉLIO, *seul.*

JE ne veux point voir ma fille si-tôt; mon trouble me trahiroit. Si elle me soupçonnoit d'avoir part à l'artifice, elle se tiendroit sur ses gardes. Quant au cavalier, à qui je suis comme persuadé que Léonor n'a jamais écrit, lorsqu'il la croira inconstante, il ne pourra se contenir; il fera quelqne éclat: j'en profiterai pour le connoître... Franchement je tiens-là une conduite de pere foible et prévenu: je le sens; mais la raison cede où la tendresse est la plus forte, et peut-être la fortune justifiera-t-elle ma complaisance.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERE, SCAPIN.

SCAPIN.

Mais, en vérité, Monsieur, je vous admire ! vous êtes digne des tems héroïques, ou plutôt vous êtes ensorcelé ! Comment, morbleu ! tout quitter pour une fille de rien, que vous n'avez vue que deux ou trois fois ? être assez endiablé pour vouloir l'épouser, contre vent et marée, quand il est plus clair que le jour qu'elle vous abandonne ? soutenir opiniâtrement qu'il n'en est rien ? s'il n'y a pas là du sortilége, il n'y en a nulle part !

VALERE.

Non, Scapin, je ne puis la soupçonner. Cette lettre n'est point d'elle, ou, si elle l'a écrite, on l'a forcée à le faire. Je perce les apparences : elle n'est point coupable.

SCAPIN.

Ma foi ! de telles apparences me feroient craindre furieusement pour la réalité ! Vous recevoir, vous

écrire comme elle a fait, c'en est plus qu'il n'en faut.

VALERE.

Elle n'est point coupable, te dis-je. J'ai trop de plaisir à la justifier pour qu'elle ne soit pas innocente! Ce n'est pas que je me flatte de mériter la préférence dans son cœur; mais l'inconstance est un vice qui n'entre point dans une belle ame : on ne change point si rapidement de caractere. Tout me parle en sa faveur, ses charmes, mon amour, sa vertu, ma raison même : je ne sens rien en moi qui me fasse craindre; je n'ai point ces noirs pressentimens que donne un malheur prochain.

SCAPIN.

Quelles preuves de fidélité si convaincantes vous a-t-elle donc données, pour y compter si fort?

VALERE.

Quand je n'aurois pour suspendre mon jugement que la bonne opinion que j'ai conçue d'elle, ne seroit-ce pas assez? Devrois-tu travailler à la détruire? Tu l'as vue, tu lui as parlé; ne l'as-tu pas admirée? ne t'es-tu pas récrié? Attends pour me faire sentir mon malheur que j'en connoisse toute l'étendue.

SCAPIN.

Attendez, vous-même, pour vous fâcher, que vous ayiez surpris Lélio à ses genoux.

VALERE.

Lélio!.... A quoi me fais-tu songer? Quoi! l'ingrate! tandis que, travaillant contre moi-même, je m'amuse à la défendre dans mon cœur, elle feroit le

bonheur d'un autre? Épargne-moi cette idée affligeante !

SCAPIN.

Ingrate ou non, le meilleur est de l'oublier. A quoi vous menera cette passion? Monsieur votre pere veut vous marier : donnez-y les mains de bonne grace; par-là vous mettez fin à tout. Si vous ne voulez pas m'en croire, j'irai vous déceler à vos amis; ils se moqueront de vous.

VALERE.

Lélio jouiroit tranquillement de son triomphe et de ma disgrace ! et je pourrois le souffrir ? Non, non, je veux me venger !

SCAPIN.

Franche rodomontade ! En fait de maîtresses, douleur aux abandonnés; les heureux vont toujours leur chemin.

VALERE.

Je veux la voir, Scapin.... Si je la retrouve fidelle, quelle joie, quels transports !

SCAPIN.

Si le contraire vous arrive?

VALERE.

J'en mourrai; mais ce ne sera qu'après l'avoir accablée de reproches !

SCAPIN.

Eh ! Monsieur, la triste ressource ! faire des reproches à une femme qui change ! vous n'y songez pas; c'est augmenter le plaisir qu'elle a de changer. Je me souviens d'un maître que j'ai servi; il étoit dans le

cas où vous êtes : on le quitta pour un autre; il voulut s'en plaindre : j'étois témoin de la conversation; savez-vous ce qu'on lui répondit?

VALERE.

Voudrois-tu te taire, maudit conteur ! Tu prends bien ton tems pour m'étourdir !

SCAPIN.

Un médecin qui flatte son malade....

VALERE, *l'interrompant.*

Tais-toi, te dis-je !.... J'entends quelqu'un,... Vois si c'est Léonor.

SCAPIN.

Non, Monsieur; c'est Arlequin.

VALERE.

Je ne veux point qu'il me voie. Reste avec lui ; tâche à t'en défaire, et si Léonor paroît, viens me chercher : je t'attends ici près.... (*A part.*) Quelle étrange situation est la mienne ! J'aime une infidelle, je la soupçonne du moins de l'être, et je crains de lui faire de la peine !

(*Il sort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *part;* SCAPIN.

SCAPIN.

TE voilà déja prêt pour le bal!.... A propos, dis-moi un peu....

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Tu veux peut-être me parler de lettre? je n'y suis pour rien.

SCAPIN.

Est-ce que tu sais ce qu'on a écrit à mon maître?

ARLEQUIN.

Non; je m'en doute seulement.... Mais parlons d'autre chose. Je n'aime point Valere; ses habits sont trop longs pour moi.

SCAPIN.

Tu as pourtant bonne mine!

ARLEQUIN.

Trouves-tu?

SCAPIN.

Assurément!

ARLEQUIN.

Je veux te faire une confidence: je suis amoureux d'une jolie personne; elle doit se rendre ici: tu vois qu'il faut être seuls?

SCAPIN.

Et Colombine?

ARLEQUIN.

Je te l'abandonne.

SCAPIN.

Tu me fais grace! Es-tu bien avancé avec ta nouvelle maîtresse?

ARLEQUIN.

Eh! mais, je ne lui ai pas encore parlé.

SCAPIN.

Tu vas donc lui faire une déclaration?

ARLEQUIN.

Cela est vrai. Qui te l'a dit?

SCAPIN.

Je le devine.

ARLEQUIN.

Je ne suis embarrassé que d'une chose.

SCAPIN.

De quoi?

ARLEQUIN.

De ce que je lui dirai. Apprends-moi quelques mots d'amour, quelques mignardises, là, de ces choses que tu dis à Colombine; car tu as la réputation d'être beau parleur!

SCAPIN, *à part.*

Voilà un des fieffés balourds que je connoisse!

ARLEQUIN.

Parle donc, je t'écoute.

SCAPIN.

Le mieux est de lui dire tout ce qui te viendra en pensée.

ARLEQUIN.

Je te croirai.

SCAPIN.

J'entends quelqu'un.... C'est peut-être ta maîtresse. (*A part.*) Non, c'est Lélio ; la scene sera plaisante ! (*A Arlequin.*) Je te souhaite bonne chance ; pour moi, je m'en vais causer avec Colombine.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

CET habit me donne du courage ; il me fait venir l'esprit : je suis tout autre.... Léonor, j'ai peur de vous éblouir : je ne suis pourtant pas si beau que vous ; mais c'est que rien ne vous ressemble.

SCENE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à part.*

QUI est cet homme-là ?.... Je crois que c'est Arlequin. (*A Arlequin.*) Que veut dire cette mascarade ?

ARLEQUIN.

Monsieur.... Monsieur.... (*A part.*) Je ne sais que

lui dire ; mais il est bon maître, découvrons-lui tout. (*A Lélio.*) Monsieur....

LÉLIO, *l'interrompant.*

Eh ! bien, Monsieur, sais-tu que je me lasse de tes extravagances ? es-tu devenu fou ?

ARLEQUIN.

Hélas ! oui, Monsieur, et c'est l'amour qui en est cause.

LÉLIO.

L'amour ! et tu me prends pour ton confident ?

ARLEQUIN.

Vous pouvez, avec une parole, me rendre la vie et la raison. J'aime Léonor ; si vous ne l'aimiez plus, et que vous voulussiez vous en défaire en ma faveur.... Je n'en ai jamais parlé qu'à vous !

LÉLIO.

Plaît-il ?

ARLEQUIN.

Il est vrai que je ne suis encore qu'un pauvre diable ; mais vous me ferez avoir un emploi ; et, si je mets la main au bon endroit, je serai bientôt si riche qu'elle aura fait une bonne affaire. C'étoit pour lui donner un avant-goût de fortune que j'avois emprunté cet habit.

LÉLIO.

A merveille !

ARLEQUIN.

Que je vous aurai d'obligation !

LÉLIO.

Si bien donc, Monsieur le faquin....

ARLEQUIN,

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Ne me donnez pas de ces sortes d'épithetes devant Léonor ; elle ne voudroit point de moi.

LÉLIO.

Vous êtes donc amoureux, et Léonor vous fait tourner la tête ? Il faut y mettre ordre. Quelques centaines de coups d'étrivieres, et deux ou trois mois de cachot et de jeûne amortiront vos feux.... (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher maître, je vous demande pardon ; épargnez-moi toutes ces vilaines choses-là. Je vous promets de devenir sage, de ne parler de ma vie à Léonor, et de ne la jamais regarder en face. Oui, vous êtes un excellent médecin ! il n'est rien tel que la peur pour chasser l'amour !

LÉLIO.

Nous verrons.... Va reprendre tes habits, et m'envoie Colombine.

ARLEQUIN, *à part.*

Chien d'amour ! me voilà bien chanceux !

LÉLIO, *à part.*

C'est moi qui suis cause de sa folie ; elle est une suite de mon imprudence.

SCENE V.

COLOMBINE, LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

MONSIEUR te demande. (*Colombine regarde Arlequin, touche ses habits, et éclate de rire.*) (*A Lélio.*) Monsieur, vous m'avez pardonné; défendez-lui de se moquer de moi.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LÉLIO, COLOMBINE.

LÉLIO.

JE m'aperçois, depuis quelques jours, que tu ne me parles point de Léonor, ou que tu ne m'en parles que pour la louer; je veux plus de sincérité.

COLOMBINE.

Je vous assure, Monsieur, que je lui rends justice: je ne suis point flateuse; je n'y trouve qu'à admirer. Je me connois en jeunes filles. j'en ai servi quelques-unes: celles qu'on cite pour modeles ne lui ressemblent qu'imparfaitement. C'est un mélange heureux de ces qualités aimables, qu'on desire inutile-

ment pour soi-même, et qu'on ne fait qu'imaginer dans ceux qu'on aime le plus.

LÉLIO, *à part.*

Elle me flatte plus qu'elle ne croit.

COLOMBINE.

Lorsque je l'examine, je ne puis me mettre dans la tête qu'une fille de sa sorte pense, agisse, parle avec tant de noblesse, et je suis tentée de croire qu'il y a dans sa naissance quelque mystere que je ne comprends pas.

LÉLIO, *à part.*

Se douteroit-elle de mon secret? (*A Colombine*) Au moins tu n'as pas l'imprudence de la repaître de ces chimeres?

COLOMBINE.

Non, Monsieur; je n'en parle que d'après mes idées. Le mérite est de tous les états, et la nature se plaît quelquefois à se venger de la fortune.

LÉLIO, *à part.*

Je l'écoute avec trop de complaisance. (*A Colombine.*) Qu'a-t-elle dit ce matin?

COLOMBINE.

Interdite à la vue de sa toilette et de ses habits, elle a gardé quelque tems le silence; puis, le rompant avec une rougeur modeste: « Colombine, m'a-» t-elle dit, je vois bien qu'on cherche à m'éprou-» ver! je ne donne pas dans le piége. Où sont ceux » que j'avois hier? Ils me conviennent mieux que » ceux-ci. » Contrainte à se laisser parer, elle a obéi, sans résistance, et sans plaisir.

LÉLIO, *à part.*

Tout ce qu'elle me dit devroit me charmer ; cependant je n'ose la voir, et je crains de lui parler.

COLOMBINE.

Pour ne vous rien cacher, elle est inquiette, elle soupire, elle s'agite. Son trouble s'est encore augmenté à la lecture d'une lettre qu'elle a trouvée sur sa table. J'ai vu quelques larmes couler de ses yeux. J'allois lui en demander la cause lorsqu'elle m'a ordonné de vous dire qu'elle voudroit vous parler.

LÉLIO, *à part.*

Que je crains cet éclaircissement !.... Mais de quoi nous sert-il de différer d'apprendre les malheurs qui nous menacent ? Nous n'en avons que l'incertitude de plus.... (*A Colombine.*) Je vois Oronte.... Dis à Léonor qu'elle peut venir ici dans un moment.

(*Colombine sort.*)

SCENE VII.

ORONTE, LÉLIO.

ORONTE.

IL faut renoncer à nos projets ; mon fils persiste dans son entêtement. Je l'ai trouvé chez moi ; j'ai voulu faire une derniere tentative. Pour la prévenir, il m'a dit, sans détour, qu'il aime une fille sans bien, sans naissance, à la vérité, mais si aimable, mais si ac-

templie que rien ne peut l'en détacher ; que, si je ne voulois pas le rendre malheureux, il me supplioit de ne point traverser une passion qui est dans toute sa vivacité. Je vous avoue ma foiblesse, j'ai eu pitié de son extravagance, et je n'ai pas même eu la force de lui nommer Léonor.

LÉLIO.

Vous avez bien fait. Le tems vous le ramenera : sa docilité vous consolera quelque jour de sa désobéissance.

ORONTE.

Non, Lélio, rien ne pourra jamais réparer la perte que nous faisons lui et moi. Valere détruit, tout d'un coup, sa fortune, son bonheur et le mien.

LÉLIO.

Vous me confiez vos déplaisirs ; je veux, à mon tour, vous apprendre les miens. Je suis plus malheureux que vous.

ORONTE.

Plus malheureux que moi ! Que peut-il vous être arrivé ?

LÉLIO.

Valere s'est engagé sans votre aveu ; c'est une erreur passagere de jeune homme, qui ne laisse point de traces. Léonor s'est engagée de même.... quelle différence !.... Concevez-vous l'excès de ma douleur ?

ORONTE.

Mais avez-vous raison de vous y livrer ? Quelles preuves avez-vous contre votre fille ? Ne sont-ce point de vaines conjectures qui vous alarment ?

SCENE X.

LÉONOR, COLOMBINE.

LÉONOR.

Vos conseils ne peuvent m'arrêter : il faut que je parle à Lélio. Ne m'aviez-vous pas dit qu'il étoit là ?

COLOMBINE.

Quel peut être votre dessein ?

LÉONOR.

Je veux lui découvrir ce qui se passe dans mon cœur. S'il a des vues sur moi, que je doive craindre, la connoissance de ma foiblesse les arrêtera : il cessera d'aimer une fille prévenue pour un autre. Il me renverra à mes parens ; et j'irai, dans l'obscurité de leur maison, cacher ma honte et mon désespoir.

COLOMBINE.

Vous allez faire une démarche qui me fait trembler.

LÉONOR.

Ingrate envers Lélio, indigne de ses bienfaits, trahie par Valere, inquiete, agitée, victime éternelle de sentimens opposés, qui me déchirent tous ensemble, qu'ai-je encore à ménager ?

COLOMBINE.

Voulez-vous m'en croire ? Commencez par oublier Valere.

LÉONOR.

L'oublier ! ce ne seroit pas le punir, ce seroit me punir moi-même : j'agirois contre mon cœur !

COLOMBINE.

Quoi ! lorsqu'on vous abandonne, vous ne ferez pas le moindre effort pour vous venger ?

LÉONOR.

Non, Colombine ; je n'imiterai point Valere. L'amour intéressé s'offense de tout ; l'amour généreux ne s'offense de rien : indépendant des événemens, il subsiste par lui-même dans un cœur dont il s'est rendu maître ; l'inconstance, les injures, rien ne l'affoiblit. Il ne s'éteint pas même lorsque l'espérance ne le soutient plus... Mais, que dis-je ? je n'ai jamais espéré : si je vous parle d'un air moins timide, c'est qu'on ne peut plus me soupçonner d'ambition.

COLOMBINE.

C'est marquer trop de délicatesse pour un ingrat, pour un perfide.

LÉONOR.

Colombine, respectez Valere : il peut cesser de m'aimer, sans mériter ces noms.

COLOMBINE.

C'est peu de ne vous plus aimer, il vous accuse d'être infidelle, vous-même.

LÉONOR.

Voulez-vous que je justifie ses soupçons ?

COLOMBINE.

Je veux que vous cessiez de vous rendre malheureuse.

LÉONOR.

Je n'ai pas le choix : son infidélité me désespere, elle m'accable ; mais elle ne peut l'effacer de mon cœur... (*A part.*) Ah ! Valere ! que ce cœur étoit digne de vous ! (*A Colombine.*) Il n'en a pas connu le prix : le plaisir d'être aimé ne pouvoit seul le rendre heureux ; il falloit quelque chose de plus à son ambition : qu'il y courre, j'y consens ; je contribuerai à son bonheur. Qu'importe ce qu'il m'en coûte ? loin de me plaindre, je me félicite ; et j'imagine, avec transport, que la fortune, de concert avec l'amour, lui prépare un sort digne de lui.

COLOMBINE.

C'est dommage que votre rivale ne vous entende ; elle vous remercieroit !

LÉONOR.

Quelle que soit cette rivale elle a sans doute de la naissance, du bien, de la beauté : qu'ai-je à opposer à tout cela ? L'inconstance de Valere m'ouvre les yeux sur mon peu de mérite : aimer, pleurer, me taire, voilà mon partage.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je crois que c'est Valere qui s'avance ; vous pouvez tout à loisir lui étaler ces nobles sentimens.

LÉONOR.

Nous n'avons plus rien de commun ; je ne veux point le voir. J'aime mieux qu'il me croie coupable que de le convaincre qu'il a tort. Si vous m'aimez, épargnez-moi ce dangereux entretien !

COLOMBINE.

Vous faisiez tant la forte tout-à-l'heure ! qu'est devenue votre fermeté ?

LÉONOR.

Ah ! Colombine, qu'il est différent de parler d'un infidele, ou de le voir !

SCENE XI.

VALERE, SCAPIN, LÉONOR, COLOMBINE.

VALERE, *à Scapin.*

LA voilà, l'ingrate ! Scapin, qu'elle est belle !

SCAPIN.

Elle ne l'est que trop, de par tous les Diables ! je crois même qu'on l'a parée pour vous plaire.

VALERE.

Ah ! Scapin, laisse moi ne voir qu'elle.

LÉONOR, *à Colombine.*

Colombine, c'est Valere ; vous en ai-je trop dit ?

COLOMBINE.

Non ; mais le cœur ne répond pas à la mine.

SCAPIN, *à Valere.*

Si vous n'avez rien à lui dire, il étoit inutile de venir ici.

COLOMBINE, *à part.*

Voyons un peu qui parlera le premier.

VALERE, *à Léonor.*

Vous êtes surprise, Mademoiselle, de me voir encore ici : je le suis moi-même. Votre procédé...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Je croyois, Monsieur, que c'étoit à moi à me plaindre ?

VALERE.

Quoi ! lorsque, désespéré de votre perte, je vous cherche par-tout, lorsque, charmé du plaisir de savoir où vous êtes, je risque tout pour vous marquer ce plaisir !... Léonor, je me sers encore de ce nom si cher, vous me fuyez, sans me dire une parole, sans daigner me regarder ?

COLOMBINE, *à part.*

Ouais ! ce n'est pas trop là le discours d'un indifférent.

SCAPIN, *à part.*

J'avois bien prévu qu'il alloit se rembarquer !

VALERE, *à Léonor.*

Vous vous taisez, Léonor ; vous avez raison, votre cœur désavoueroit vos excuses !

LÉONOR.

Pouvois-je faire autrement ? Songez-vous à quoi vous m'exposiez ?

VALERE.

Vous aviez peur de ne pouvoir soutenir mes reproches !

LÉONOR.

Je ne méritois pas ceux que vous m'avez écrits.

VALERE.

VALERE.

Ma lettre étoit tendre, passionnée.

LÉONOR.

Si je vous la montrois cette lettre, vous seriez forcé d'avouer que vous êtes injuste.

VALERE.

Dites plutôt que si je vous montrois votre réponse...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Ma réponse!... Moi! je vous ai écrit? Vous m'en soupçonnez?... (*A Colombine.*) Ah! Colombine, où suis-je?

COLOMBINE.

Que veut dire ceci?

VALERE, *à Léonor, lui montrant une lettre.*

Vous ne m'avez point écrit? Tenez, démentez donc vos yeux.

LÉONOR, *lui en montrant une aussi.*

Mais, vous-même démentez les vôtres.

VALERE.

Ce n'est point là mon écriture.

LÉONOR.

Ce n'est point la mienne.

VALERE.

Nous sommes découverts!

LÉONOR.

Nous sommes trahis!

VALERE.

Léonor, vous êtes donc innocente?

LÉONOR.

Valere, vous n'êtes donc point coupable?

VALERE.

Je ne connois que trop la main qui a frappé le coup!... Léonor, le tems nous est cher; êtes vous capable d'une généreuse résolution? Vous êtes sûre de ma foi; venez chercher un asyle contre nos persécuteurs: ma maison vous en servira; je vous réponds de mon pere.

LÉONOR.

Qu'osez-vous me proposer! Vous empoisonnez bientôt le plaisir de vous rettouver fidele. Ce dernier trait manquoit à tous mes malheurs!

VALERE.

Craignez-vous de déplaire à Lélio?

LÉONOR.

Non, Monsieur, je ne crains que vous.

VALERE.

Ne dissimulez plus, vous l'aimez?

LÉONOR.

Pouvez-vous le croire? J'avoue que des liens secrets m'attachent à Lélio; mais je sens que ce qui se passe en moi pour lui ne nuit point à ce qui s'y passe pour vous: vos droits s'y réunissent sans se combattre. Ne m'en demandez pas davantage: je me trouve agitée de mouvemens, dont je ne puis vous rendre compte; si votre amour s'en offense, c'est que vous ne lisez point dans mon cœur... Mais enfin, quel que soit

ce sentiment inconnu, il faut m'obtenir de Lélio, ou ne me plus voir.

VALERE.

Vous obtenir de mon rival!

LÉONOR.

Il ne l'est point... (*A part.*) Hélas! en suis-je bien sûre?

VALERE.

C'est donc là tout ce que vous voulez faire pour moi?

LÉONOR.

J'ai été plus loin que je ne devois; je vous ai vu, je vous ai écouté, la vertu n'en permet pas tant!

COLOMBINE.

Mademoiselle, j'entends quelqu'un.

LÉONOR, *à Valere.*

Ah! Valere, sortez... Si l'on vous surprenoit ici que deviendrois-je?

VALERE.

Oui, cruelle! je sortirai; mais.. (*A part, à Scapin.*) Scapin, je persévere dans le dessein de l'enlever. Viens m'aider à l'exécuter.

(*Ils sortent.*)

SCENE XII.

LÉONOR, COLOMBINE.

LÉONOR.

Me trouvez-vous assez à plaindre ?.... Mais je vois Lélio; quelle nouvelle épreuve vais-je encore essuyer ?

SCENE XIII.

LÉLIO, LÉONOR, COLOMBINE.

LÉLIO, *à Léonor.*

Léonor, j'ai quelque chose à vous dire... (*A Colombine, qui vouloit sortir.*) Reste, Colombine. (*A part.*) Je me reproche l'embarras où je vais la jeter. (*A Léonor.*) Vous êtes née sans bien. Je vous en parle, non pour rappeler une idée désagréable, mais afin qu'y faisant réflexion vous-même vous ayiez moins de répugnance à prendre votre parti. Un de mes amis, homme de condition, très-riche, mais plus âgé que moi, vous a vue : il vous demande; il faut dès aujourd'hui vous résoudre à l'épouser.

LÉONOR.

Je sais que je ne suis rien ; mais vous, Monsieur, qui êtes généreux, laissez-moi ne rien être. Retirez

vos bienfaits ; je n'en suis point digne, je n'en suis point flattée. Rendez-moi à ces parens, à qui vous m'avez enlevée ; laissez-les maîtres de mon sort : ils ne me contraindront point.

LÉLIO.

Des raisons, que vous saurez un jour, m'autorisent à disposer de vous : la résistance seroit inutile, c'est une chose faite.

LÉONOR.

Quel droit, ou quel intérêt avez-vous à me rendre malheureuse ? Ne dépends-je plus de ceux qui m'ont donné le jour ?

LÉLIO.

Non, Léonor ; ils m'ont cédé tous leurs droits sur vous.

LÉONOR.

Je me plains moins de leur ambition que de votre rigueur. Est-ce là où se devoient terminer vos bontés ? Je ne cherche point à en diminuer le prix ; mais je voudrois n'en avoir jamais été l'objet.

LÉLIO.

J'ai des ordres par écrit pour vous faire obéir.

LÉONOR.

Vous n'êtes que trop fort tout seul contre moi : ne vous servez point de tout votre pouvoir. Je ne sais ce qui vous en donne tant sur mon cœur ; mais j'en suis accablée. Je sens que je cours à mon malheur en vous obéissant. Toutes mes idées se révoltent contre ce mariage funeste, et je ne trouve pas une raison à vous opposer... Si cependant...

LÉLIO, *l'interrompant.*

Léonor, c'est une réponse précise que je vous demande.

LÉONOR.

Que vous me faites passer avec rapidité d'un mouvement à un autre ! Je craignois vos bienfaits, j'en soupçonnois les motifs : je vous soupçonnois vous-même. Une chose me console ; quand vous me sacrifiez à un autre, vos sentimens pour moi ne m'alarment plus, et je pourrai être reconnoissante sans inquiétude, et vous estimer sans scrupule.

LÉLIO.

Je puis donc compter sur votre consentement?

LÉONOR.

N'est-ce point assez de mon obéissance ?

LÉLIO.

Mais comment accordez-vous cette obéissance avec l'amour que je vous connois pour un autre.

LÉONOR.

Le même sentiment qui me force à vous obéir me force encore à ne vous rien déguiser. Oui, Monsieur, j'aime.

LÉLIO, *à part.*

Je tremble !... (*A Léonor.*) Vous aimez ?

LÉONOR.

Que ce mot ne vous trouble point. L'amour peut surprendre un cœur bien fait ; mais il n'y peut rien contre la vertu. Mon choix ne flattoit que trop ma vanité : il est juste que j'en sois punie. Cependant, je n'en murmure pas ; vous travaillez moins contre moi

que pour Valere : vous le délivrez d'un engagement qui n'étoit pas digne de lui.

LÉLIO, *à part.*

Valere ! qu'entends-je ! Je ne puis plus résister à mon cœur. (*Appelant.*) Arlequin ! quelqu'un !... (*A part.*) Mais je veux aller moi-même l'avertir de cette heureuse découverte.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

LÉONOR, COLOMBINE.

LÉONOR.

QUEL trouble soudain vient de le saisir ! Se repentiroit-il de vouloir me rendre malheureuse ?... Mais, Dieux ! encore Valere !

COLOMBINE.

Epargnez-vous un attendrissement inutile : rentrez.

LÉONOR.

Non, Colombine ; il n'est plus tems de le fuir : plus le danger est proche, plus il faut montrer de courage.

SCENE XV.

VALERE, SCAPIN, LÉONOR, COLOMBINE.

VALERE, *à Léonor.*

EH! bien, Léonor, à quoi enfin vous déterminez-vous ?

LÉONOR.

A obéir.

VALERE.

A obéir! ô Ciel! et à qui ?

LÉONOR.

A Lélio. Valere, il n'est plus tems de nous plaindre ou de nous attendrir. Votre amour m'a flattée dans l'éloignement : il me flatte encore; mais quelles en peuvent être les suites ? J'ai trop de fierté pour ne pas ménager la vôtre : vous n'êtes point né pour m'épouser, trop de distance nous sépare ; et, quand vous le voudriez, ce seroit à moi à l'empêcher. On m'en ouvre un moyen; consentez que j'en profite. Un vieil ami de Lélio m'épouse, et vous rend à vous-même. Faites un choix qui soit plus digne de vous. Si l'un de nous doit être malheureux, ne vaut-il pas mieux que je le sois seule ?

VALERE.

Et moi, je ne veux point vous perdre. Je n'aime que vous, je ne puis aimer que vous; voulez-vous seule être généreuse ? Ne puis-je faire pour vous ce que vous

voulez faire pour moi? Oui, Léonor, j'en suis capable, moins encore par amour, quoiqu'il soit extrême, que par vos sentimens.

LÉONOR.

Je trouve dans les vôtres la récompense du sacrifice que je vous fais ; mais votre vue en troubleroit la douceur. Séparons-nous.... Adieu.

VALERE.

Ne me forcez point à faire quelque coup de désespoir !... J'ai tout préparé pour vous arracher à ces funestes lieux... Venez.

LÉONOR.

Valere, arrêtez. Ce n'est plus Léonor qui vous parle, c'est une fille que vous avez cru digne de vous, et qui, dans le moment où elle vous perd, s'en croit digne elle-même. Je veux garder pour vous cette estime que je vous demande pour moi. Loin d'éclater en murmures, efforçons-nous, qu'il ne s'en éleve point dans notre cœur. Soyons malheureux avec courage, et ne nous plaignons point de la fortune, de peur que la vertu n'ait à se plaindre de nous.

VALERE.

Quoi ! Léonor, vous m'aimez, et vous sacrifiez mon bonheur à de vaines bienséances ? Vous m'aimez, et vous consentez à me perdre ! Non, cruelle ! vous m'avez trompé !... Mais enfin cette vertu, dont vous vous parez si fort, autorise-t-elle une infidélité ? Vous m'avez donné des droits sur votre cœur ; vous n'êtes point maîtresse de les reprendre ; je n'y renoncerai qu'avec la vie !

LÉONOR.

Croyez-vous qu'il m'en coûte moins qu'à vous? Quand je fais tout pour vous, ne pouvez-vous rien faire pour moi? Ah! Valere, laissez-moi, s'il est possible, triompher d'une foiblesse inutile. Adieu; ma constance m'abandonne... Mais, Dieux! que vois-je?

SCENE XVI et derniere.

LÉLIO, ORONTE, ARLEQUIN, VALERE, LÉONOR, COLOMBINE, SCAPIN.

LÉLIO, *à Oronte.*

VALERE nous a dévancés; j'en suis bien aise.

VALERE, *à part.*

Mon pere avec Lélio! Seroit-il mon rival?

LÉONOR, *à Lélio.*

Est-ce là celui qu'on me destine!

LÉLIO.

Non, Léonor; vous n'épouserez point un homme que vous haïssez: c'est la moindre chose que puisse faire un pere pour une fille soumise et aussi vertueuse.

LÉONOR.

Moi! votre fille!

VALERE, *à part.*

Qu'entends-je?

LÉONOR, *à Lélio.*

Vous, mon pere !... Mon cœur me l'avoit dit.

LÉLIO.

C'est peu de ne vous point rendre malheureuse ; je veux travailler à mon bonheur en faisant le vôtre... (*A Valere.*) Valere y voudra bien contribuer ?

ORONTE.

Je ne me sens pas de joie !

VALERE, *à Léonor.*

Belle Léonor, vous êtes donc à moi ?

LÉONOR.

Cher Valere, Lélio me rend donc digne de vous ?

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Colombine, j'ai fait une sottise ?

COLOMBINE.

Je le sais bien.

SCAPIN.

Je vais t'empêcher d'en faire une seconde.

FIN.

OCT 2 4 1990